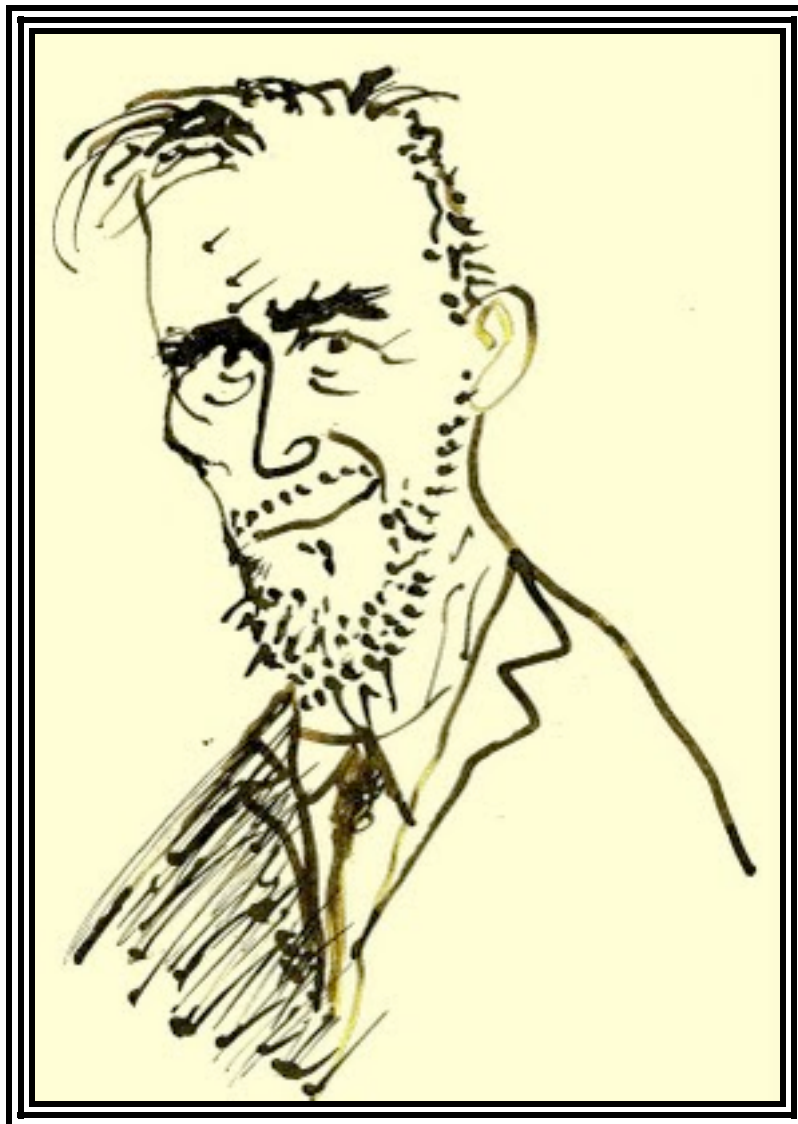


Sully-André Peyre

*Frédéric Mistral,
un essai de Sully-André Peyre*



1959

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui...
Mallarmé.

*An viscu,
An tengu
Nosto lengo vivo.*
Mistral.

(Ils ont vécu,
Ils ont tenu
Vivante notre langue.)

La Vie de Mistral

Il est d'usage de commencer l'étude d'un poète par sa biographie, ce qui revient à parler de ses origines, à le situer dans le temps et dans l'espace.
Mais j'aurais pu aussi bien inscrire en épigraphe à ce préambule ces vers d'Alfred de Vigny:

*J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire;
Qu'il soit ancien, qu'importe? Il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.*

*C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre,
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.*

Dans l'expression du même légitime orgueil, Mistral s'est montré plus discret, mais deux témoignages s'élèvent vers Maillane:
Celui d'Anna de Noailles:

*Ton cœur enveloppe ta race
Et ton pays descend de toi.*

Celui de Clovis Hugues, où la simplicité profonde du poète mineur rejoint l'ampleur resplendissante de la grande poétesse:

As pourta la patriò e l'oustau dins ti bras,

(Tu as porté la patrie et la maison dans tes bras.)

Aussi bien Mistral lui-même a intitulé ses mémoires *Memòri e Raconte*, c'est-à-dire Mémoires et Récits, ce qui est une façon plus discrète d'avouer, comme Goethe, une part d'imagination (*Poésie et Vérité*).

Il vaut sans doute mieux s'abstenir d'essayer de déceler le dosage entre l'histoire et la légende.
Maillane, village plutôt plat, ne m'a jamais paru un de ces lieux où souffle l'esprit; mais l'esprit soufflait des Alpilles qui dominent Maillane, et Mistral l'a fort bien su, car la première page des Mémoires est une évocation des Alpilles.

Après une idylle biblique, nous dit-il, son père, François Mistral, qui figure Booz maître des moissons, et sa mère, Adélaïde Poulinet, qui figure Ruth la glaneuse, se marièrent à Maillane, le 26 novembre 1828.

Mistral naquit le 8 septembre 1830, jour de Notre-Dame, si bien que sa mère, par quelque pressentiment, le voulait appeler Nostradamus. Mais ce nom fut refusé aussi bien à l'église qu'à la mairie.

Il fut donc conçu pendant l'une des nuits qui précèdent le solstice d'hiver, et l'on peut imaginer la maisonnée du Mas du Juge, sur laquelle pesait peut-être déjà l'inimitié entre les enfants du premier lit et la nouvelle épouse, les obscures lampes à huile, la chambre rudimentaire, le blé de Noël germant dans une assiette, selon la coutume provençale, et, qu'il en soit ainsi, sous un ciel froid, de limpides étoiles sur les Alpilles.

Longue nuit doublement féconde, non pas immaculée comme dans une théologie pauvre, mais toute domestique, entre le nadir des choses temporelles et le zénith de l'éternité.

Il naquit sous le signe de la Vierge et entra bientôt dans le signe de la Balance (il ne s'agit pas ici d'astrologie, mais d'une concordance de symboles), dans les jours qui précèdent l'équinoxe d'automne, et ses premières rencontres inconscientes avec la vie furent déjà marquées par la grâce inconnue, et cet équilibre d'ombre et de lumière qui le fit passer pour olympien et qui fut le sien jusqu'à sa mort.

Frédéric Mistral, fils d'un second mariage, fut, on le voit bien, le préféré de son père; mais sans doute aurait-il tiré son génie, si le génie était un don héréditaire, de sa mère plutôt que de son père. Son père lui donna surtout les moyens de cultiver son esprit. Mais Mistral est un enfant de mère .

Il nous conte ses écoles: d'abord dans le mas paternel et par les vieilles chansons populaires de sa mère; la quête des fleurs de glais, qui est une préfiguration. Puis il y a aussi l'épisode, moins connu, des enfants de Maillane allant, la veille de l'Épiphanie, à la rencontre des Rois Mages. Ce passage des Mémoires est la plus belle prose que Mistral ait écrite:

La cisampo siblavo: es vous dire que fasié fre, lou soulèu davalavo, fouscarin, vers lou Rose. Li riéu èron crespina. La bauco èro bronzido. Di sause desfuia li branco rougejvon. Lou rigau, la petouso, sautavon revertiguet, famihié, de broco en broco... E se vesié res au champ, aleva quauco pauvo véuso que recargavo sus la tèsto soun faudau plen de souquihoun, o quauque vièi espeindra que gratavo de cacaluso au pèd d'uno sebisso.

Pièi lou jour s'abeissavo. Lou clouchié de Maiano despareissié darrié lis aubre, darrié li grand ciprès, pounchu, que negrejvon; e vasto e nuso, la campagno pereilalin s'espandissié... Mandavian nòstis iue, tant que poudian à perdo de visto, mai de-bado!

Rèn pareissié, que quauque fais d'auriolo empourta pèr lou vènt dins lis estoublo.

— *Ounte an passa li Rèi?*

— *Darrié la mountagno.*

Souvènti-fes, despièi, m'es arriba, quand vèn li Rèi, de m'ana passeja, à jour fali, au Camin d'Arle. Lou rigau e la petouso ié voulastrejon toujours de-long di bouissounado, toujours i'a quauque vièi que grato encaro, coume antan, de cacaluso dins la bauco, e la machoto fai toujours miau.

Mai dins li nivo dóu couchant iéu vese plus li farfantello, iéu vese plus la glòri ni la courouno di vièi Rèi...

— *Ounte an passa li Rèi?*

— *Darrié la mountagno...*

(La bise sifflait, c'est vous dire qu'il faisait froid. Le soleil descendait, blafard, devers le Rhône. Les ruisseaux étaient gelés. L'herbe des bords était brouie. Des saules défeuillés les branches rougeoyaient. Le rouge-gorge, le troglodyte, sautillaient, frétilants, familiers, de branche en branche... Et l'on ne voyait personne aux champs, à part quelque pauvre veuve qui rechargeait sur la tête son tablier plein de bois sec, ou quelque vieux dépenaillé qui cherchait des escargots au pied d'une haie morte.

Puis le jour déclinait. Le clocher de Maillane disparaissait derrière les arbres, derrière les grands cyprès aux pointes noires; et la campagne, vaste et nue, s'épandait au lointain... Nous portions nos regards, si loin que nous pouvions à perte de vue, mais en vain! Rien ne se montrait à nous, hormis quelque faisceau d'épines emporté dans les chaumes par le vent.

— Où ont passé les Rois?

— Derrière la montagne.

Maintes fois, depuis lors, il m'est arrivé, quand viennent les Rois, d'aller me promener, à la chute du jour, dans le Chemin d'Arles.

Le rouge-gorge et le troglodyte continuent d'y voler le long des haies d'aubépine. Toujours quelque pauvre vieux y cherche, comme jadis, des escargots dans l'herbe, et la chevêche toujours y miaule; mais, dans les nuées du couchant, je n'y vois plus la gloire, ni la couronne des vieux Rois...

— Où ont passé les Rois?

— Derrière la montagne.)

De même que l'épisode, souvent cité, des fleurs de glais:

Mai aquéu drole, santo Vierge! es pas coume lis autre. Farié jamai que courre pèr acampa de flour; perd tóuti si jougaïo en anant dins li blad champeira de bouquet. Aro, pas proun d'acò; se vai jita, tres fes, despièi belèu uno ouro, dins lou Valat de la Pouso-Raco...

(Mais cet enfant, Sainte Vierge, [disait la mère], n'est pas comme les autres: il ne fait que courir pour ramasser des fleurs; il perd toue ses jouets en allant dans les blés chercher des bouquets sauvages... Maintenant, pour comble, il va se jeter [pour cueillir des fleurs de glais], trois fois, depuis peut-être une heure, dans le fossé du Puits à roue...)

de même que cet épisode est la préfiguration de la quête mistralienne de la branche des oiseaux, de même l'épisode des Rois Mages est une préfiguration, mélancolie prophétique, (pour reprendre une expression que Mistral consacre à Lamartine) du poème *Moun Toumbèu* et de la solitude éternelle de la gloire:

Diran: — Es lou toumbèu d'un mage.

(On dira: — C'est le tombeau d'un mage.)

L'école de Maillane, sans oublier l'école buissonnière; ensuite Saint-Michel de Frigolet; la pension de M. Millet et celle de M. Dupuy, en Avignon, avec les cours du Collège Royal. C'est alors, vers 1845, la première découverte de Mistral par Joseph Roumanille, son jeune maître d'études (dont il devait devenir le Maître), lisant aux vêpres, en l'église des Carmes d'Avignon, par-dessus l'épaule de son élève, la version provençale du *Psaume de la Pénitence*:

*Que l'isop bagne ma caro,
Sarai pur: lavas-me lèu
E vendrai plus blanc encaro
Que la tafo de la nèu.*

(Que l'hysope baigne mon visage,
Je serai pur: lavez-moi vite,
Et je deviendrai plus blanc encore
Que la blancheur de la neige.)

J'aime à croire que Mistral n'a pas retouché, ou à peine, ces quatre vers de son adolescence, qui apparaissent si spontanément limpides.

Ce sont les vêpres de la neige. Et c'est déjà (car tout est préfiguration dans un destin de poète) ce vent de neige (*auro de nèu*) que Mistral suscitera par Marie-Magdeleine, dans *Mirèio*. C'est là que je préférerais, si je devais faire cette quête, retrouver la religion adolescente de Mistral.

Cela devait changer, jusques à la vieillesse, avec le Cercamoun du *Mirage*:

*Mai la grand soulitudo, au bout de quàuquis an,
Lou repetun dis inne e lou laus di Cors Sant
E li saume, de niue, de jour recoumençant,
Au counvers chanjourlet soun deventu pesant!*

(Mais la grande solitude, après quelques années,
Les hymnes répétées et le laus des Corps Saints
Et les psaumes, de nuit, de jour recommençant,
Au volage convers sont devenus pesants.)

Ensuite, le baccalauréat passé à Nîmes en 1847 et fêté par les maraîchers à la table d'hôte de l'hôtellerie du Petit Saint-Jean.

Enfin, après de vagues études de droit à Aix-en-Provence qui l'amènèrent à la licence, avec une thèse paradoxale sur les bienfaits de la centralisation (que ne s'en est-il souvenu au moins un peu lorsqu'il a laissé le Félibrige devenir anarchique: de la Loire à la mer, des Alpes aux Pyrénées), Mistral retourna au Mas du Juge auprès de son père qui devenait aveugle, et, tout en surveillant pour lui les travaux des champs, il commença *Mirèio*. Mais c'est une autre histoire, c'est même toute l'histoire.

Mistral fut républicain en 1848; mais il y a toujours eu depuis, sur ses idées politiques et sans doute aussi sur sa vie sentimentale et sensuelle, une imprécision voulue, faite à la fois de sagesse et de solitude.

En 1854, fondation du Félibrige, Font-Ségugne, dont le récit est sans doute stylisé dans les Mémoires.

En 1855, dans le fatidique mois de septembre, mort du père de Frédéric Mistral. Aussitôt, les fils du premier lit le bannissent, avec sa mère, du Mas du Juge. Il semblerait que Mistral ne s'est jamais guéri de cette double blessure, et en publiant, en 1910, sa traduction provençale de la Genèse, il y place, en frontispice et en autographe, ce verset combien significatif pour lui:

Se levè dounc, Abraham, de matin, e, prenènt de pan em' un ouire d'aigo, lou boutè sus l'espalo à-n-Agar, ié baiè soun drole em' acò la bandiguè.
(Gen., XXI, 14).

(Abraham se leva donc au point du jour, prit du pain et une outre d'eau, les mit sur l'épaule d'Agar, lui donna son fils, et la renvoya).

En 1856, seconde découverte de Mistral par l'écrivain Adolphe Dumas, chargé, dit-on, d'une enquête folklorique et soudain ébloui par *Mirèio* naissante.

En 1859, troisième et décisive découverte de Mistral par Lamartine, à qui Adolphe Dumas l'avait révélé, et qui le révéla au monde par le *Quarantième Entretien*:

On dirait que, pendant la nuit, une île de l'archipel, une flottante Délos, s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélisigènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats!

Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté, avec ton climat, ta langue et ton ciel!
Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es: Tu Marcellus eris!

En 186, mort d'Adolphe Dumas, le passager casuel, le messager essentiel.

En 1864, création de l'opéra *Mireille*; il faut bien que nous pardonnions à Mistral d'avoir permis et patronné ce mirlitonage, comme nous pardonnons *La Esmeralda* à Hugo. Musique déposée sur la gloire.

En 1869, mort de Lamartine.

En septembre 1876 (le mois est-il donc fatidique, ou, au contraire, cesse-t-il de l'être?), Mistral fait un mariage de raison avec une jeune bourguignonne, qui lui survécut; elle fut une épouse effacée; elle ne fut pas une veuve abusive, mais se laissait appeler volontiers la Noble Veuve de son Illustre Époux.

En 1883, mort de sa mère.

En 1885, mort de Hugo. Mistral reste vivant pour achever le siècle de Hugo et commencer le nouveau siècle.

Car le poète suscite avec un glaive nu son siècle...

En 1886, 1891 et 1895, mort de ses trois grands compagnons de Font-Ségugne (je ne dis pas *ses pairs*): chronologiquement, Théodore Aubanel, Joseph Roumanille, Anselme Mathieu.

En 1897, mort d'Alphonse Daudet, qui, tout ironique qu'il fût, était peut-être son seul ami.

La même année, *Fondation du Museon Arlaten*, lequel est peut-être son huitième poème.

En 1901, choix pour le Capoulierat du Félibrige de Pierre Dévoluy, l'apôtre Paulinien de Mistral.

En 1904, Prix Nobel.

Il fut question, de 1892 à 1909 de l'entrée de Mistral à l'Académie française. Cela fit long feu, avec beaucoup de fumée, je veux dire de confusion de la part de ceux qui n'avaient pas compris que Mistral était un poète provençal et non pas un poète français, et de hargne de la part de ceux qui n'ont jamais rien compris à la Renaissance provençale.

Mistral refusa; il fit bien, car si une bonne partie des membres de l'Académie étaient disposés à l'accueillir, cela ne serait pas allé sans quelque opposition.

L'hommage était sincère, mais peut-être un peu condescendant.

La langue provençale ne pouvait entrer à l'Académie française (où il n'y avait, par définition, pas de raison qu'elle entrât) que si elle y avait été reçue comme dans la Région des Egales.

De même, en 1907, Mistral refusa, malgré les implorations de Pierre Dévoluy, de se montrer à la tête des manifestations vinicoles du Languedoc, suscitées par d'absurdes raisons économiques, et qui ne tardèrent pas à dégénérer en arrivisme politique. Sagesse de Mistral.

En 1909, triomphe d'Arles, devant une statue ridicule. Mistral se lève pour réciter l'invocation de *Mirèio*, et sa voix se brise en sanglots.

En 1913, triomphe d'Aix-en-Provence (pour les fêtes de la Sainte Estelle). Un groupe de jeunes enthousiastes dételèrent les chevaux et tirèrent eux-mêmes la calèche du Maître. L'un d'eux, avec grandiloquence, s'écria: - *Les bêtes tirent les hommes; les hommes tirent les dieux.*

Le 25 mars 1914, mort de Mistral.

Ces notes biographiques peuvent paraître sommaires, sèches.

Si, *à priori*, l'homme doit laisser voir le poète seul, le poète solitaire, et quelque avide que nous soyons de nous retrouver en lui (*O insensé, qui crois que je ne suis pas toi!*), *à posteriori*, la politique et les traditions ne doivent pas nous le cacher.

C'est pour cela, et quel que soit l'intérêt qu'elles présenteraient dans une étude qui leur serait spécialement consacrée, que nous ne parlons ici, que pour mémoire, des fluctuations politiques de Mistral et de l'incertitude sur ses croyances.

Ce ne sont pas les siècles qui font Hugo, mais Hugo qui fait leur légende.

Que demandons-nous au poète, que reste-t-il de lui, sinon la poésie même, cette poésie qui, comme la lumière, commence toujours, ne s'appuie que sur elle-même, et dont les accents n'assemblent les pierres du monument que pour les dorer de rayons?

De savoir que, à la mort du père, Mistral et sa mère furent chassés du Mas du Juge par les frères du premier lit ne transfigure pas l'un des plus mauvais vers de *Mirèio*, trop souvent cité:

Coume au Mas, coume au tèms de moun paire, ai, ai, ai.

Au contraire, nous n'avons pas même besoin de quelque *wild guess* (intuition sauvage) sur des amours inconnues de Mistral, et nous n'aurions pas même besoin de connaître la légende de Marie-Magdeleine, pour aimer l'une des plus belles strophes de *Mirèio*:

*N'i'a proun, n'i'a proun, o Madaleno!
Lou vènt que dins lou bos aleno
T'adus, despièi trento an lou perdoun dóu Segneur;
E de ti plour la roco memo
Plourara sèmpre; e ti lagremo
Sèmpre, sus tout amour de femo
Coume uno auro de nèu, jitaran la blancour!*

(Assez, assez, ô Magdeleine!
Le vent, qui dans le bois respire,
T'apporte, depuis trente ans, le pardon du Seigneur,
De tes pleurs, la roche elle-même
Pleurera éternellement; et tes larmes,
Éternellement, sur tout amour de femme,
Comme un vent de neige, jeteront la blancheur.)

Nous n'aurions pas besoin de rien savoir des falots troubadours ni même des tentations charnelles de Mistral pour aimer l'un de ses derniers et de ses plus étranges poèmes: *Cercamoun*, ce mirage attardé du démon de midi.

C'est l'expression qui est tout, sans elle les générations ne seraient que de grands cimetières.

La biographie n'est qu'une suite de repères dans le temps. La poésie intime, et, ici, la poésie de Mistral, est une révélation dans l'éternité.

Je crois que la poésie de Mistral n'a pas encore été sentie et comprise. Il convient ici à la fois de discerner entre le sentiment que nous inspire un poète et la compréhension que nous en avons; et, pourtant, d'unir harmonieusement l'une et l'autre.

Cette discrimination peut paraître un peu didactique; mais n'est-on pas obligé d'attaquer avec ses propres armes le didactisme, depuis qu'il y a des poètes et des glossateurs, sans parler des laides infidèles que sont les traductions, et tout ce qui asphyxie la poésie sous la suie pédantesque.

Non pas qu'il faille farouchement proscrire de notre connaissance d'un poète ou d'un artiste la connaissance de ses origines, de son milieu et de sa vie.

Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.
La Méditerranée est vaste, mais il n'y erre qu'un Ulysse.

S'il y avait, selon l'exclamation de Lamartine, une vertu dans le soleil, tous les rimailleurs provençaux seraient de grands aèdes.
Il faut la rencontre prédestinée du site et du génie.
Tant vaut la grâce, tant vaut l'œuvre.
L'incantation poétique ne dépend point des circonstances qui l'ont fait naître, mais de l'inspiration qui a transcendé les circonstances. La connaissance de celles-ci est un don de surcroît.
Nous y voyons peut-être un peu plus clair, mais la qualité de la lumière reste la même.

- - - -

Au commencement était le Verbe.
Jean, I, I.

La langue révélée

Si c'est l'expression qui est au commencement de tout, on ne peut entrer de plain-pied dans la poésie de Mistral sans savoir que, comme Dante pour l'Italien, il fut, à la fois, le révélateur de la langue provençale et le premier à la hausser en gloire.

*Vole qu'en glòri fugue aussado
Coume uno rèino, e caressado
Pèr nosto lengo mespresado...*

(Je veux qu'en gloire elle soit élevée
Comme une reine, et caressée
Par notre langue méprisée...)

Ce vœu, ce vouloir de Mistral, dès l'invocation de *Mirèio*, c'est à l'héroïne qu'il le dédie, mais c'est à la langue provençale que nous l'appliquons.

C'est la langue, sauvée par elle-même, par le truchement du génie.

Mirèio est datée du beau jour de la Chandeleur, c'est-à-dire de la Purification de la Vierge. Purification de la langue provençale, au temple de l'éternité, après la momification troubadouresque et six cents ans de pollution dialectale et patoisante.

Il convient d'autant plus de bien mettre ces choses en lumière que la langue provençale, après avoir tant souffert des patoisants et des cacographes, souffre encore, par surcroît vénéneux, aujourd'hui, des dialectaux, des puristes et des néographes.

De la lumière? L'éblouissement mistralien fait déjà clignoter les yeux. Et peut-être convient-il moins d'éclairer ceux qui ont mal aux yeux, que d'éclairer ceux qui ne voient pas bien encore et qui se laisseraient conduire par des aveugles de méconnaissance.

Au temps où le Romantisme apaisé s'asseyait sur le Parnasse, où l'Europe, encor mouillée et molle, de la Révolution française et des luttes napoléoniennes, mais brûlée par l'effervescence des nationalités, cherchait péniblement un ordre, Mistral, à vingt ans, ses études finies, prit, dit-il dans ses *Mémoires*, cette triple résolution:

Proumieramen: de releva, de reviéuda en Prouvènço lou sentimen de raço...

Segoundamen: d'esmòure aquelo respelido pèr la restauracioun de la lengo naturalo e istourico dóu païs...

Tresencamen: de rèndre la vogo au prouvençau pèr l'aflat e la flamo de la divino pouèsio...

(Premièrement: de relever, de raviver en Provence le sentiment de la race...

Secondement: de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du Pays...

Troisièmement: de rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie...)

(*Memòri e Raconte: XI. La Rintrado au mas.*)

Quelques chapitres plus loin, il se fait dire par Adolphe Dumas:

— Ah! si vous me parlez comme cela, je vous tire mon chapeau, et je salue la source d'une poésie neuve, d'une poésie indigène, dont personne ne se doutait.

Cela m'apprend, à moi, qui depuis trente ans ai quitté la Provence, et qui croyais sa langue morte, cela m'apprend, cela me prouve qu'en dessous de ce patois usité chez les farauds, les demi bourgeois et les demi dames, existe une seconde langue, celle de Dante et de Pétrarque. Mais suivez bien leur méthode, qui n'a pas consisté, comme certains le croient, à employer tels quels, ni à fondre en macédoine les dialectes de Florence, de Bologne ou de Milan. Eux ont ramassé l'huile et en ont fait la langue qu'ils rendirent parfaite en la généralisant. Tout ce qui a précédé les écrivains latins du Grand Siècle d'Auguste, à l'exception de Térence, c'est le fumier d'Ennius. Du parler populaire ne prenez que la paille blanche avec le grain qui peut s'y trouver. Je suis persuadé qu'avec le goût, la sève de votre juvénile ardeur, vous êtes fait pour réussir. Et je vois déjà poindre la Renaissance d'une langue provignée du latin et jolie et sonore comme le meilleur italien.

(*Mémoires et Récits: XVI. Mireille.*)

Ces propos authentiques ou apocryphes, d'Adolphe Dumas, montrent bien ce que Mistral entendait par langue provençale.

Il était indispensable de rappeler les trois résolutions de Mistral, et cette définition de sa langue, car l'essentiel de la Renaissance dont il a été l'animateur s'y trouve condensé. Non pas que je croie que les choses se présentèrent d'emblée d'une façon aussi ordonnée et lucide.

— Tout cela, ajoute Mistral, vaguement bourdonnait dans mon âme, mais je le sentais comme je le dis.

De même que celui qui démontrait le mouvement en marchant, Mistral commence à se mouvoir dans un poème destiné aux amis de sa jeunesse et à son terroir d'Arles; mais, selon l'heureuse formule, il acquiert de la force en allant.

Le poète est en marche, et comme Dante il crée une langue par la poésie, en plein miracle, accomplissant ainsi en sens inverse et jusqu'à mi-chemin les résolutions qu'il a prises plus ou moins consciemment.

Quant au sentiment de la race (qui s'affirme dès les invocations de *Mirèio* et de *Calendau*), quant à ce que le plus proche et peut-être le dernier disciple de Mistral, Léon Teissier, appelle une nation vraiment provençale, comment aurait-il pu renaître, ce sentiment, comment aurait-elle pu s'élever, cette nation?

La Provence (dont les limites idéales et les limites pratiques dans le temps et dans l'espace, sont fort enchevêtrées les unes dans les autres), la Provence ne souffre ni d'un asservissement économique ni d'une persécution politique ou religieuse, ni même d'un malaise qui lui soit propre. Elle n'a pas, non plus, une situation géographique qui la sépare pratiquement de la France. Elle est seulement en proie, comme toute la terre, aux crises inhumaines et factices qui ont maintenant atteint un paroxysme, mais c'est tout (et bien trop).

Aussi bien, les Félibres, et Mistral le premier, sont-ils obligés, pour donner une assise historique à leurs revendications, à leurs regrets et à leurs espérances, de remonter jusqu'à la Croisade contre les Albigeois.

Voici une page de critique qui semble sagace:

— La langue dans laquelle il écrit est le patois du Midi, mais ce mot est bien vague et ne donnerait pas une juste idée de son doux idiome et du travail d'artiste avec lequel il l'a réparé. La langue du midi de la France, la plus précoce de celles qui naquirent du latin après la confusion de la barbarie, cette langue dite provençale-romane était arrivée à une sorte de perfection classique durant le XII^{ème} siècle, de 1150 à 1200; elle avait produit en poésie des œuvres diverses et des plus distinguées, et elle était en plein épanouissement lorsqu'elle fut violemment dévastée et ravagée au commencement du XIII^{ème} siècle, dans la guerre dite des Albigeois (1208-1229).

Elle fut écrasée brutalement dans sa fleur, et comme noyée dans le sang de ceux qui la cultivaient. Durant quelque temps elle lutta encore et essaya de se maintenir à l'état littéraire; mais, tout centre politique étant détruit dans le Midi, cette langue, la première née ou du moins la première formée des modernes, tomba décidément en déchéance et passa à l'état de patois. Je définis un patois une ancienne langue qui a eu des malheurs, ou encore une langue toute jeune et qui n'a pas fait fortune. La provençale était dans le premier cas. Depuis lors, cette langue éparsée et morcelée avait encore eu ses poètes particuliers, en Béarn, à Toulouse, dans le Rouergue, en différents lieux; mais ces poètes d'un naturel aisé ne faisaient aucun effort pour sortir de l'esprit du cru, et pour élargir l'horizon tout local où les avait confinés la Fortune. Dans la seconde partie de sa carrière, ce poète eut l'honneur et le mérite de sentir qu'il y avait à revenir, pour tout le Midi, à une sorte d'unité d'idiome, au moins pour la langue de la poésie.

En débutant dans son patois, il trouva une langue harmonieuse encore, mais très atteinte par les invasions françaises, qui y avaient importé des tours et des mots contraires au génie primitif. Il eut à se défaire lui-même de ses premières habitudes, à débarrasser la superficie de la pierre, comme il dit, de ces couches étrangères qu'y avaient appliquées deux siècles civilisateurs. Il y a réussi avec délicatesse et sans marquer d'effort. La langue qu'il parle aujourd'hui, la langue qu'il chante n'est celle d'aucun lieu en particulier, d'aucun coin de Gascogne, de Languedoc, ni de Provence; c'est une langue un peu artificielle et parfaitement naturelle, qui s'entend également par tous ces pays et que les Catalans eux-mêmes comprennent. Il y introduit discrètement des mots pittoresques de son invention, des diminutifs, de vieux mots rafraîchis, mille alliances et mille grâces dont autrefois nous-mêmes nous n'étions pas absolument dépourvus dans le français d'Amyot et de Montaigne, mais que la régularité classique nous a retranchées. Il en jouit et en use dans son joli dialecte si bien restauré, mais il n'en abuse jamais.

Passons sur les réserves que nous aurions à faire, notamment sur la langue des Troubadours, dont la pauvreté était mourante avant d'être assassinée par la Croisade contre les Albigeois.

De qui est cette page? Elle est de Sainte-Beuve. A qui est-elle consacrée? Certainement à Mistral? Non, à Jasmin. Écrite en 1851, huit ans avant l'apparition miraculeuse de *Mirèio*, Sainte-Beuve aurait pu la reprendre presque en entier, et saluer Mistral, comme l'avait fait Lamartine. Mais Sainte-Beuve n'a jamais salué Mistral; il y aurait, dit-on, des raisons politiques! Tant pis pour la politique; tant pis pour Sainte-Beuve! Après avoir ses grands contemporains, il lui fallait encore ignorer Mistral.

Et comment aurait-il fait pour saluer Mistral, après avoir loué ainsi l'inculte, le patoisant, le cacographe Jasmin? Pouvait-il se recopier sans se rendre ridicule?

Il fallait, pour révéler Mistral, un autre grand poète, et le *Quarantième Entretien* résume d'instinct, en quelques mots justement appliqués à Mistral, enthousiasme ignorant de Sainte-Beuve pour Jasmin:

— Un poète qui crée une langue d'un idiome... un poète qui d'un patois vulgaire fait un langage classique d'images et d'harmonie ravissant l'imagination et l'oreille.

Ce que Pierre Dévoluy (*Mistral et la Rédemption d'une Langue*) commente lucidement:

— Mais il n'achève pas, il ne semble pas voir la profondeur miraculeuse de cette création. Ce poète presque adolescent crée une langue sur la base de son parler populaire, mais, en la créant, il en est en quelque sorte enfanté, il en est à la fois comme le père et le fils.

Le miracle continue. *Lux semper incipit.*

Cette Renaissance fut en réalité une naissance, et l'on fête cette année son centenaire, et pour une période relativement courte, elle présente déjà trois phases:

Celle de Mistral et des *Primadié*; celle que Joseph d'Arbaud, précédé de Baroncelli, emplit à lui seul; et enfin, celle des Poètes provençaux d'aujourd'hui et des prosateurs, qui rejoignent la culture universelle, comme Mistral et d'Arbaud l'atteignent déjà par leurs racines mêmes, nourricières de la floraison et des fruits.

Il y aura, ces prochains mois, des défilés folkloriques, plus ou moins conventionnels..., mais aussi, je le sais, le travail silencieux, mais fécond des poètes et des prosateurs de la nouvelle phase.

Même en tenant compte de ce que l'on appelle l'accélération de l'histoire et, peut-être, l'accélération de la culture, la Renaissance provençale n'a-t-elle pas, déjà, depuis un siècle seulement, et toutes proportions gardées, autant de noms qui resteront, qu'il n'en reste de seize siècles de culture grecque, d'Homère aux Alexandrins, et de sept siècles de culture latine, d'Ennius à saint Augustin?

Tout cela a commencé il y a cent ans:

Cante uno chato de Prouvènço.

(Je chante une jeune fille de Provence.)

L'héroïne n'est pas Mireille. L'héroïne est la Langue. Transposition, par le génie.

- - - -

Es nautre que fasèn li saume.

(C'est nous qui faisons les psaumes)

L'œuvre retrouvée

Toute expression requiert le support de la forme.

— Il n'y a que le Vers, a dit Charles Maurras, pour tenir dans ses griffes l'appareil éboulé de la connaissance.

Cette assertion pourrait sembler trop pragmatique, et le vocable connaissance bien utilitaire. Mais la poésie ne se borne pas à fixer les mots, elle les transcende, et voici la strophe de Mistral:

Vuejo-nous la couneissènço

Dóu Verai emai dóu Bèu

E lis àuti jouissènço

Que se trufon dóu toumbèu.

Vuejo-nous la Pouësìo...

(La Coupo.)

(Verse-nous la connaissance

Du Vrai comme du Beau

Et les hautes jouissances

Qui se rient de la tombe.

Verse-nous la Poésie...)

C'est moi qui souligne; car la Poésie elle-même transcende la Vérité et la Beauté, et les rend immortelles.

Il faut, a dit aussi Paul Valéry, que la matière résiste à l'ouvrier. Cela n'implique point la réussite du versificateur non inspiré, mais cela perpétue l'inspiration par la mémoire.

Mistral a suivi spontanément la prosodie classique de la langue française, car, si différents que soient l'un de l'autre le génie de la langue provençale et le génie de la langue française, ce sont deux sœurs latines, deux belles jumelles, comme les colonnes d'Arles.

Mais, sous leur ressemblance, on peut discerner des touches, des nuances, qui les font heureusement distinctes l'une de l'autre, chaque langue ayant non seulement sa propre morphologie, mais son intime sémantique, son harmonie inimitable.

De toutes les langues issues du latin, le français est peut-être celle qui a le plus assourdi l'éclat des voyelles, des diphtongues et des triphthongues. L'euphonie du provençal permet, par l'affinité de quelques-unes de ses voyelles entre elles, des hiatus apparents à l'œil, mais qui se résolvent en musique pour l'oreille. Enfin, il convient de rappeler (ne serait-ce qu'à titre d'argument, non pas le seul, contre le séparatisme dialectal) ce que dit du *rhodanien*, dont partit Mistral pour le provençal, comme Dante partit du florentin pour l'italien, le romaniste Gaston Paris:

— De l'ensemble de ces conditions phonétiques, il résulte un parler harmonieux et doux, où l'accent, beaucoup plus marqué qu'en français, a aussi un caractère plus musical, où un riche système de voyelles et de diphtongues colore et diversifie la prononciation, où toutes les syllabes s'articulent nettement, où certaines mollesse n'excluent pas la force, où le rythme inhérent à chaque mot, tout en restant toujours sensible, se plie sans effort aux mouvements passagers du sentiment ou de la passion.

C'est là, au point de rencontre du site et du génie, la prédestination harmonieuse.

Puisque toute expression commence par la poésie, il est essentiel que la poésie se manifeste par la plus heureuse euphonie.

L'invention de la strophe de *Mirèio* et de *Calendau*, strophe qui se prête si bien, par une sorte d'inhérence verbale, au récit poétique, à la fois familier, épique, lyrique, élégiaque, a été attribuée quelquefois au versificateur Crousillat, de Salon-de-Provence, contemporain de Mistral. Mais ce qui importe ici, c'est bien moins l'invention que l'usage, lorsque l'usage transcende ce dont il se sert. Il ne reste que peu de chose des laborieuses combinaisons strophiques des Troubadours, parce que nul génie ne leur a donné vie. Mais on ne sait trop d'où vient le sonnet, qui a fait une si longue carrière, et n'est-ce pas Dante qui a inventé la *terza rima*? Ronsard et Hugo n'ont pas, que je sache, trouvé leurs formes strophiques, si variées, dans le fatras troubadouresque; ils les ont sans doute tirées d'eux-mêmes. Mais s'ils les avaient empruntées, ils les auraient faites leurs. Il importe donc peu que Mistral l'ait faite sienne, ou l'ait trouvée lui-même: la strophe de *Mirèio* et de *Calendau* paraît être la plus *apte*; mais le génie de Mistral a su, d'un poème à l'autre, en changer la résonance.

Après en avoir épuisé les ressources dans ces deux grands premiers poèmes, il a pris, pour se détendre, dans *Nerto*, l'octosyllabe à rimes plates, quasi pédestre, mais qui, comme l'oiseau, sait qu'il a des ailes.

Il y a dans les poèmes des *Isclo d'Or* et des *Oulivado*, une grande variété de strophes et de rythmes, avec de rares innovations (dont un sonnet en vers de quatorze syllabes réparties en coupes ternaires). Mais la grande innovation prosodique de Mistral, c'est d'avoir repris pour son dernier chef-d'œuvre: *Lou Pouèmo dóu Rose* (dernier chronologiquement, mais peut-être le premier esthétiquement) le vieux décasyllabe français de la *Chanson de Roland* (que les Italiens appellent hendécasyllabe à cause de la onzième syllabe atone) et de s'en être servi pour un vers blanc (en laisses d'inégales longueurs) comme celui de Milton dans *Paradise Lost* et *Paradise Regained*, en y ajoutant l'harmonie de finales exclusivement féminines, ce qui équivaut à l'hendécasyllabe italien, finales jamais assonancées, mais au contraire bien différentes les unes des autres, et remplaçant la

coupe uniforme et classique 4-6 par l'alternance des coupes 4-6, et 6-4, avec l'introduction çà et là de coupes plus fluides: 2-8, et 8-2, etc., et de la césure enjambante qui fait passer dans la seconde partie du vers la dernière syllabe atone de la première partie.

C'est grâce à ce rythme si fluide que le poème coule comme le fleuve même, et qu'il est si difficile d'en distraire des passages pour les anthologies, comme il est difficile de donner l'idée d'un courant d'eau par quelques gouttes prises au creux de la main.

Pierre Lasserre, qui a été le premier glossateur de Mistral que l'on puisse prendre en considération, malgré sa tendance à voir surtout en lui les éléments extérieurs à la poésie, Pierre Lasserre a attiré l'attention sur l'orchestration des poèmes de Mistral:

— Mistral excelle à ces transitions d'un mouvement à un autre. C'est, chez lui, une vertu quasi musicale. Il a une inimitable manière pour passer du presto à l'*andante* et pour revenir de l'*andante* à l'*allegro*. Il en tire de puissants effets qui ne sont que de lui.

Ouverture dès la première strophe, dans l'invocation de *Mirèio*:

*Cante uno chato de Prouvènço.
Dins lis amour de sa jouvènço.
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan dóu grand Oumèro,
Iéu la vole segui. Coume èro
Rèn qu'uno chato de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaire parla.*

*Emai soun front noun lusiguèsse
Que de jouinesso, emai n'aguèsse
Ni diadèmo d'or ni mantèu de Damas,
Vole qu'en glòri fugue aussado
Coume uno rèino, e caressado
Pèr nosto lengo mespresado,
Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas.*

*Tu, Segnour Diéu de ma patriò,
Que nasquères dins la pastrìho,
Enfioco mi paraulo e douno-me d'alèn!
Lou sables: entre la verduro,
Au soulèu em' i bagnaduro,
Quand li figo se fan maduro,
Vèn l'ome aloubati desfrucha l'aubre en plen.*

*Mai sus l'aubre qu'èu espalanco,
Tu toujours quihes quauco branco
Ounte l'ome abrama noun posque aussa la man,
Bello jítello proumierenco,
E redoulènto, e vierginenco,
Bello frucho madalenenco
Ounte l'aucèu de l'èr se vèn leva la fam.*

*Iéu la vese, aquelo branqueto,
E sa frescour me fai ligueto!
Iéu, vese au ventoulet, boulega dins lou cèu
Sa ramo e sa frucho inmourtalo...*

*Bèu Diéu, Diéu ami, sus lis alo
De nosto lengo prouvençalo,
Fai que posque avera la branco dis aucèu!*

(Je chante une jeune fille de Provence.
Dans les amours de sa jeunesse,
A travers la Crau, vers la mer, dans les blés,
Humble écolier du grand Homère,
Je veux la suivre. Comme c'était
Seulement une fille de la glèbe,
En dehors de la Crau il s'en est peu parlé.

Bien que son front ne resplendît
Que de jeunesse, bien qu'elle n'eût
Ni diadème d'or ni manteau de Damas,
Je veux qu'en gloire, elle soit élevée
Comme une reine, et caressée
Par notre langue méprisée,
Car nous ne chantons que pour vous,
ô pâtres et habitants des mas.

Toi, Seigneur Dieu de ma patrie,
Qui naquis parmi les pâtres,
Enflamme mes paroles et donne-moi du souffle!
Tu le sais: parmi la verdure,
Au soleil et aux rosées,
Quand les figues mûrissent,
Vient l'homme, avide comme un loup,
dépouiller entièrement l'arbre de ses fruits.

Mais sur l'arbre dont il brise les rameaux,
Toi, toujours tu élèves quelque branche
Où l'homme insatiable ne puisse porter la main,
Belle pousse hâtive,
Et odorante, et virginale,
Beau fruit mûr de la Magdeleine,
Où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim.

Moi, je la vois cette branche,
Et sa fraîcheur provoque mes désirs!
Je vois, au souffle des brises, s'agiter dans le ciel
Son feuillage et ses fruits immortels...
Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes
De notre langue provençale,
Fais que je puisse aveindre la branche des oiseaux!)

Sourdine familière au début de l'invocation de *Calendau*, pour mieux amener et faire retentir l'éclat brusque à la fin de la première strophe, avec un enjambement d'arc-en-ciel sur la seconde:

*Iéu, d'uno chato enamourado
Aro qu'ai di la mau-parado,
Cantarai, se Diéu vòu, un enfant de Cassis,
Un simple pescaire d'anchoïo
Qu'emé soun gàubi e 'mé sa voio
Dóu pur amour gagnè li joio,
L'empèri, lou trelus. — Amo de moun païs,*

*Tu que dardaies, manifestò,
E dins sa lengo e dins sa gèsto;
Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun,
Sarravon Toulouso e Bèu-Caire,
Tu qu'empurères de tout caire
Contro li négri cavaucaire
Lis ome de Marsiho e li fiéu d'Avignoun;*

*Pèr la grandour di remembranço
Tu que nous sauves l'esperanço;
Tu que dins la jouinesso, e plus caud e plus bèu,
Mau-grat la mort e l'aclapaire,
Fas regreia lou sang di paire;
Tu qu'inspirant li dous troubaire,
Fas pièi mistraleja la voues de Mirabèu;*

*Car lis oundado seculàri
E si tempèsto e sis esglàri
An bèu mescla li pople, escafa li counfin,
La terro maire, la Naturo,
Nourris toujours sa pourtaduro
Dóu meme la: sa pouso duro
Toujour à l'óulivié dounara l'òli fin;*

*Amo de-longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro e vivo,
Qu'endihes dins lou brut dóu Rose e dóu Rousau!
Amo di sèuvo armouniouso
E di calanco souleiouso,
De la patriò amo piouso,
T'apelle! encarno-te dins mi vers prouvençau!*

(Moi qui d'une amoureuse jeune fille
Ai dit maintenant l'infortune,
Je chanterai, si Dieu le veut, un enfant de Cassis,
Un simple pêcheur d'anchois
Qui, par la grâce et par la volonté,
Du pur amour conquiert les joies,
L'empire, la splendeur.
Ame de mon pays,

Toi qui rayonnes, manifeste,
Dans son histoire et dans sa langue;
Quand les barons picards, allemands, bourguignons,
Pressaient Toulouse et Beaucaire,
Toi qui enflammas de partout
Contre les noirs chevaucheurs
Les hommes de Marseille et les fils d'Avignon;

Par la grandeur des souvenirs,
Toi qui nous sauves l'espérance;
Toi qui, dans la jeunesse, et plus chaud et plus beau,
Malgré la mort et le fossoyeur,
Fais reverdir le sang des pères;
Toi qui, inspirant les doux troubadours,

Telle que le mistral, fais ensuite gronder la voix de Mirabeau;

Car les houles des siècles,
Et leurs tempêtes et leurs horreurs,
En vain mêlent les peuples, effacent les frontières:
La terre maternelle, la Nature,
Nourrit toujours ses fils
Du même lait; sa dure mamelle
Toujours à l'olivier donnera l'huile fine;

Ame éternellement renaissante,
Ame joyeuse et fière et vive,
Qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent,
Ame des bois pleins d'harmonie
Et des calanques pleines de soleil,
De la patrie âme pieuse,
Je t'appelle! incarne-toi dans mes vers provençaux!

Il y a aussi dans les chants de *Mirèio* et de *Calendau*, des préludes, des interludes et des finales, d'une musique presque ineffable; de même dans quelques évocations de *Nerto*. Mais *Lou Pouèmo d'ou Rose* glisse d'un flot égal et nostalgique, écoulement des choses, mélancolie de Hugo et sérénité de Mistral:

Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent.

Maître d'une magie formelle, protéenne plus encore dans *Lis Isclo d'Or* et *Lis Oulivado*, qu'a-t-il exprimé par cette magie?

Mirèio est un poème de vie rustique et familière, mais il y a un intermède de sorcellerie et une fin mystique, et Vincent est un héros faible condamné d'avance. A la course des hommes, à Nîmes, il roule dans la poussière, court d'haleine, au beau moment où il dépassait les autres coureurs. Son seul triomphe est sur Ourrias, qu'il terrasse, mais qui ensuite le frappe traîtreusement. Ses grands travaux sont tout chimériques: chercher la Chèvre d'Or et l'amener à Mireille, décrocher pour elle une étoile du firmament; dépeupler de fauvettes la Crau entière jusqu'en Arles!

Tout cela est assez puéril et Vincent perd Mireille. N'est-ce pas lui qui, dès le premier chant, l'envoie à la mort, en lui conseillant:

... *Se lou malur vous despoutènto,*
Courrès, courrès, i Santo! aurés lèu de soulas.

(Si le malheur accable vos forces,
Courez, courez aux Saintes! vous aurez du soulagement.)

N'eût-il pas mieux fait de l'enlever quand on la lui refusa?

Calendau passe presque pour un roman de chevalerie. Mais c'est Calendal, plus que Vincent, qui vit dans le réel et ses vastes travaux sont tous possibles. La grande pêche aux thons, la victoire dans les joutes, l'abattage des mélèzes du Ventoux et le miel pris périlleusement aux abeilles de la Nesque, la réconciliation des Compagnons du Tour de France, la capture du brigand *Marco-mau*, la lutte contre Séveran et la délivrance d'Estérelle. Un peu de stylisation, sans doute, dans la mesure qui convient à un poème, mais rien d'incroyable. Calendal se bat contre le réel et triomphe.

Non seulement on a voulu voir dans *Calendau* un roman de chevalerie, mais encore une allégorie, Estérelle étant la langue provençale, la Provence même, en proie à la centralisation, et délivrée par le héros (le mythe agaçant d'Andromède au rocher et Persée sur Pégase).

Or, si Mireille est falote, Estérelle est farouchement réelle, en raison même de son étonnante aventure, de son caractère qui l'a jetée d'abord assez piteusement au pouvoir de Séveran pour l'en faire s'évader ensuite en fierté résolue.

Que si l'on admettait, ce que je ne fais point, que Mistral a voulu faire d'Estérelle une allégorie, il faudrait dire alors qu'elle s'est aussitôt échappée de lui, comme elle l'a fait de Séveran, comme *mutatis mutandis*, Don Quichotte s'est échappé de Cervantès.

Mais Estérelle est plus réelle encore que la Béatrice de Dante, dans laquelle on a voulu voir aussi une allégorie (et quelle insupportable allégorie, bien que le Moyen Age nous ait accoutumés, mal accoutumés, à de telles rigides fadaïses): le symbole de la Théologie. Malgré ses yeux et son sourire, sans lesquels le Paradis même serait resté inaccessible à Dante. A la pédantesque interprétation allégorique, je préfère la conclusion de *Faust: L'éternel féminin nous attire en haut*.

Mirèio est une pauvre histoire d'amour malheureux, sur la fin de laquelle un christianisme très conventionnel, très conformiste, et, disons-le, christianisme de folklore (au sens péjoratif du mot) étend son linceul.

Calendau est une histoire d'amour triomphant, très païenne, et beaucoup plus satisfaisante que celle de *Mirèio*, non pas à cause du *happy ending*, mais à cause de sa paradoxale vraisemblance.

Nerto est en apparence (à prendre à la lettre l'esprit de Mistral) l'illustration d'un proverbe: *Lou diable porto pèiro* (le diable porte sa pierre à l'édifice de Dieu). Au fond, et comme Blake l'a dit de Milton, Mistral n'était-il pas, au moins un peu, du parti du diable? Mais lui, il le savait davantage que Milton. Sous ce prétexte du proverbe, l'histoire de Nerte, héroïne aussi passive que Mireille, est pourtant une chose à la fois sombre et diaphane. Sur ce mystère de pactes diaboliques et de vœux monastiques, apparaît, plus encore que la grâce divine, la grâce de la chapelle de Saint-Gabriel, orante dorée à l'extrémité occidentale des Alpilles, parmi les oliviers et les herbes aromatiques.

La Reine Jeanne *perd* ses trois maris. Pour Estérelle et Calendal, le poème, si plausible, se termine avec la bonhomie (mal cachée par la splendeur solaire) d'un conte de fées:

*Acò disènt, la moulounado
I nòvi fai l'acoumpagnado,
I nòvi generous, amouros, benurous:
E lou soulèu que Diéu doumino,
Lou grand soulèu mounto, ilumino,
En coungreiant, sènso termino
De nouvèus estrambord, de nouvèus amouros.*

(Disant cela, la multitude
Fait cortège aux fiancés,
Aux fiancés généreux, amoureux, bienheureux:
Et le soleil, dont l'empire est à Dieu,
Le grand soleil monte, illumine,
En procréant sans limite ni fin
De nouveaux enthousiasmes, de nouveaux amoureux.)

Ce qui revient à dire: Il se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Vincent envoie Mireille aux Saintes et à la mort, mais Mireille meurt seule.

L'Anglore et le Prince Orange retombent ensemble aux eaux-mères.

Rodrigue de Lune, après avoir fait beaucoup de ce qui est humainement possible pour se damner, et achever la damnation de Nerte, déjà vendue au Diable par son père même, la sauve et se sauve lui-même, *in extremis*, par un signe de croix; ils entrent ensemble dans la béatitude.

Nerto est un volet, trop souvent replié par le lecteur de Mistral, de ce diptyque dont *Mirèio* est le volet toujours ouvert.

Mais il est assez compliqué de se hasarder dans de telles comparaisons; disons, pour être plus précis, que le repli du volet de *Nerto* cache aussi une sorte d'ex-voto central, celui de la *Rèino Jano*, consacrée, au nom d'un peuple imaginaire, à une reine de légende. De même, il y a le diptyque *Calendau* et *Pouèmo dóu Rose*, ouvert d'un côté sur la terre et de l'autre sur les eaux.

Lou Pouèmo dóu Rose est la fin de la vieille batellerie rhodanienne, emmêlée d'un amour qui ne serait qu'une passade princière si la légende du fleuve ne désincarnait Guilhem et l'Anglore et si le naufrage n'arrivait à temps pour eux.

On a dit, et c'était d'une moquerie trop facile, que Mireille n'est pas morte d'amour, mais d'insolation. En fait, elle est morte d'avoir couru aux Saintes dans son désespoir d'amour. Si les Saintes, aussi bonnes pour elle que Taven l'avait été pour Vincent blessé par Ourrias, l'avaient guérie pour la terre au lieu de la laisser mourir pour le ciel, elle eût été heureuse de devenir la femme de Vincent, et d'être aimée charnellement par lui. Cette pauvre enfant ignorante, et assommée par le coup de chagrin et le coup de soleil, en fait hallucinée, n'était plus en état de résister aux Saintes.

Le dévouement de *Mirèio* est beaucoup plus inhumain que divin. On peut préférer l'évolution contraire d'Estérelle la farouche qui devient l'heureuse épouse de Calendal: il faut marquer ici que *Calendau* est la seule épopée où, en opposition à la définition classique, les dieux n'interviennent pas. (Les Saintes dans *Mirèio*, le diable et l'archange Gabriel dans *Nerto*; dans *Lou Pouèmo dóu Rose*, Guilhem est à la fois, et pas seulement peut-être pour l'Anglore, le prince d'Orange et le Dieu du Rhône; confusion lucide, par la sagesse mistralienne: les dieux sont en nous, les dieux sont nous.) Dans *Calendau*, tout est humain, rien qu'humain; et si Estérelle passe d'abord pour une fée inquiétante, toute chimère est bientôt dissipée; Calendal est un héros tranquille, comme Hercule, qui a le dieu en lui, mais n'en sait rien.

Mirèio est un poème de jeunesse, encore qu'une étonnante maturité d'esprit y paraisse dans la présentation de la plupart des caractères; et si Mireille et Vincent nous semblent bien falots, c'est que nous oublions leur âge: quinze et seize ans. La jeunesse est propice, paradoxalement, aux conventions (et, si elle a fait ses humanités, aux imitations de Virgile et d'Horace).

Calendau est un poème de plénitude vécue.

De *La Rèino Jano*, Mistral avait cru faire une tragédie, mais il ne réussit qu'à faire un poème, ce qui vaut sans doute mieux. Cette paradoxale réussite a nui beaucoup à *La Rèino Jano*, mais, comme son page Dragonnet, nous sommes fidèles à cette reine. Certes, c'est le moindre des poèmes de Mistral, avec de grands lambeaux de beauté. Nous ne pleurons pas sur la reine, ni même avec la reine, comme le fait tendrement le page amoureux d'elle:

*Se ma Rèino plouro,
Iéu vole ploura.*

(si ma reine pleure,
Je veux pleurer aussi.)

Mais nous aimons les beautés méconnues de ce poème, comme nous aimons les tragédies de Corneille effacées par *Le Cid*, *Horace*, *Polyeucte* et *Cinna*. La navigation de Naples à Marseille est déjà, *mutatis mutandis*, un premier essai de la navigation sur le Rhône, et cet acte IV est un beau mouvement de voyage et d'illusion. Le Chant des Rameurs transfigure les galériens en poètes. L'acte V est peuplé comme le chant IX de *Mirèio* (L'assemblée), comme la Fête-Dieu dans *Calendau* (chant X) et comme la Foire de Beaucaire dans *Lou Pouèmo dóu Rose* (chant X).

L'acte IV a le Chant des Rameurs, l'acte V a ses chœurs, en cour papale d'Avignon, allant du tumulte (*chafaret*) des courtisans et du peuple, du Consistoire et des députés de Hongrie, à la plainte (*plagnun*) du page, du peuple, du pèlerin et de l'astrologue. Tragédie poème, avec de vastes fresques et de hautes lamentations.

Jules Lemaître, en persiflant *La Rèino Jano*, a dit que c'était une tragédie en sept chansons. Mais c'est un poème! Des quatre grands romantiques, Vigny est le seul à n'avoir pas fait de chansons, et cela manque à son œuvre. Mistral, dans la feinte humilité du poème *Moun Toumbèu*, n'a-t-il pas dit:

Ero un que faguè de cansoun.

(C'était un qui fit des chansons.)

Sur une centaine de poèmes des *Isclo d'Or* et des *Oulivado*, un tiers environ sont des pièces de circonstance, évocations (inévitables ou indispensables?) du passé provençal (n'est-ce pas là, plus que toute tradition de race, une contamination romantique que Mistral devait à Lamartine?) des pièces d'actualité: sur le cinquantenaire du Félibrige, sur les fêtes parthéniennes ou sur l'Immaculée Conception.

(Goethe n'a-t-il pas dit que toute poésie était de circonstance?)

Et ce que l'on appelait autrefois des poésies fugitives: fuite vers l'éternel.

On y trouve aussi des contes folkloriques rimés avec bonhomie et qui ne sont sans doute ni meilleurs ni pires que certains récits versifiés tels que *Le Meunier sans souci*, d'Andrieux, ou *Les Cerises de saint Pierre*, de Goethe.

Je ne crois pas que nulle forme, si parfaite qu'elle fût, pourrait sauver de telles platitudes quand l'inspiration n'y arrive point. D'autre part, l'inspiration sauve tout, et qu'est-ce que le théâtre de Racine, sinon une affreuse collection d'aristocratiques faits divers, transfigurés par le génie du poète.

Le recueil des *Isclo d'Or* est ordonné avec trop de soin, et cette ordonnance paraît trop ce qu'elle est: factice. Les divisions se contrarient entre elles; un *Chant nuptial* échappe à cette série, le poème pour le tombeau de Théophile Gautier échappe à celle des Plaintes, ces deux poèmes étant happés par la série des sonnets. Mais ce sont là menuailles.

Détail plus significatif: le poème sur le *Jugement dernier*, plutôt, d'ailleurs, exercice littéraire qu'expression de foi, est rangé parmi *Les Songes (Li Pantai)*, argument de plus contre les tenants du christianisme de Mistral; mais d'autres poèmes, plus significatifs, sont aussi rangés parmi les songes, sans rien perdre, pour cela, de leur véracité.

Le recueil des *Oulivado*, d'une ordonnance beaucoup plus plausible, après un quatrain dédicatoire, sobrement beau:

*Lou tèms que se refrejo e la mar que salivo,
Tout me dis que l'ivèr es arriba pèr iéu
E que fau, lèu e lèu, acampa mis óulivo
E n'óufri l'òli vierge à l'autar dóu bon Diéu.*

(Le temps qui devient froid et la mer qui déferle,
Tout me dit que l'hiver est arrivé pour moi
Et qu'il me faut, en hâte, amassant mes olives,
En offrir l'huile vierge à l'autel de mon Dieu.)

et où il n'y aurait rien à redire si Dieu n'y était appelé puérilement *bon Dieu* (que Mistral n'a-t-il écrit:... à l'autel de mon Dieu) ce recueil s'ouvre par *Lou Parangoun* (L'Archétype) et se ferme sur *Moun Toumbèu* (Mon Tombeau). Le refuge amer et serein du château provençal, avant l'ombre légère du simple mausolée:

*Iéu, en gueirant l'endoulible que mounto,
Descrestiana, rabènt, universau,*

*Pèr la sauva dóu flèu e de sis ounto,
Ai estrema ma fe, que rèn noun doumto,
Au miradou d'un castèu prouvençau.*

(Moi, à l'aspect du déluge qui monte,
Antichrétien, rageur, universel,
Pour la sauver du fléau, de ses hontes,
J'ai confiné ma foi, qui demeure indomptée,
Dans la vedette d'un château provençal.)

Et enfin:

M'aclatarai à l'oumbrinello.

(Je me tapirai à l'ombrette.)

Mistral, en se traduisant en français, est loin, surtout dans ses premières œuvres, de s'être rendu pleine justice. Cela se sent davantage pour les poèmes. Il voulait, disait-il, par une traduction littérale, faciliter aux lecteurs français les approches du provençal; il voulait aussi (quoiqu'il ne l'eût pas avoué) faire paraître encore plus de différences formelles qu'il n'en existe (or, il en existe beaucoup) entre les deux grandes langues, parmi les sept dérivées du latin. Il faudrait faire beaucoup de retouches aux traductions de Mistral; mais les poètes seuls peuvent porter sur les poètes des mains qui ne seraient ni balourdes ni sacrilèges.

Mistral était un poète et un prosateur provençal, et non pas français. Plus encore: créateur de langue. Père et fils, comme l'a dit Pierre Dévoluy.

Quoique l'objet de cette étude soit essentiellement Mistral poète, il n'est pas superflu de donner à grands traits un aperçu de son œuvre en prose. Aussi bien, si toute littérature commence par la poésie, elle développe sa culture par la prose. Heureusement née avec Roumanille, mais évidemment puérile comme tout ce qui vient de naître, la prose provençale prendra avec Mistral une belle jeunesse, mais n'atteindra sa pleine force qu'avec Joseph d'Arbaud dans *La Bèstio dóu Vacarés*, qui restera dans le trésor de prose du monde avec *Robinson Crusoé*, *Gulliver*, *Don Quichotte* et *Le grand Meaulnes*.

J'ai déjà parlé des *Memòri e Raconte* dans le premier chapitre biographique de cette étude, qui présentent, à côté de récits familiaux, quelquefois folkloriques, des évocations étonnantes. Ils s'interrompent abruptement sur la mort d'Alphonse Daudet, comme si cette mort avait brisé en lui quelque chose dont la révélation voilée étonne. La pénultième est morte... Mistral a dit ailleurs que son rire avait été emporté par la mort d'Alphonse Daudet. Le deuil est plus profond que la perte du rire.

Escourregudo pèr l'Itàli (Excursion en Italie) pourrait être un chapitre ajouté aux Mémoires. On y trouve peu de chose. A ces notations, plutôt banales, on peut préférer le poème des *Oulivado*, qui reflète l'essentiel de l'attitude mistralienne devant les monuments antiques:

*Pos t'avanqui liuen de ti Segounau,
Mai d'entre-signe
Plus grand e digne,
Pos t'avanqui liuen de ti Segounau,
N'en veiras ges foro dóu termenau.
Areno e Cièri,
Bàrri d'empèri,
Palais de papo e castelas de rèi,
Porto-aigo à rounfle,*

*Arc-de-triounfle,
En-liò veiras un plus riche aparèi!*

(Tu peux vaguer loin de tes Ségonnaux,
Mais monuments,
Plus grands, plus dignes,
Tu peux vaguer loin de tes Ségonnaux,
Hors du terroir tu ne les verras pas.
Arènes, théâtre,
Remparts d'empire,
Palais de papes et châteaux forts de rois,
Arcs de triomphe,
Fiers aqueducs,
Tu ne verras jamais un pareil faste.)

Mais il y a un passage à verser au dossier de la controverse: Mistral est-il chrétien ou catholique?

Lou tantost, nous sian gandi à la gleiso de Sant Janvié, San Gennaro o San Genna, coume dison eici. S'es-ti pas capita que sian arriba à Naple en plen miracle d'aquéu sant? Lou matin, Sant Janvié èro ana 'n proucessioun faire vesito à Santo Claro. E après vèspro, li gènt dóu pople venien en devoucioun beisa lou sang de soun patroun, que s'èro, coume toujours, foundu la vueio pèr sa fèsto. Lou sang de Sant Janvié rèsto, parèis, tres jour liquide. Pièi se caio e se seco pèr lou rèsto de l'an. Es countengu dins dos ampoulo, que counservon rejouncho en un reliquàri d'argènt. Un prèire, de darrié la balustrado dóu grand-autar, avié entre man lou reliquàri qu'es vitra davans e darrié, e dóu tèms qu'un clerjoun tenié un cire abra de-longo contro lou vitrage lou capelan moustravo lou sang liquifíca, que gansouiavo, encre, dins li dos ampouletto.

(Le tantôt, nous nous sommes rendus à l'église de Saint Janvier, San Gennaro ou San Genna, comme on dit ici. Ne s'est-il pas trouvé que nous sommes arrivés à Naples en plein miracle de ce saint? Le matin, saint Janvier était allé en procession faire visite à sainte Claire. Et après vêpres, les gens du peuple venaient avec dévotion baiser le sang de leur patron qui s'était, comme toujours, liquéfié la veille pour le jour de sa fête. Le sang de saint Janvier reste, paraît-il, trois jours liquide. Puis il se caille et sèche pour le reste de l'an. Il est contenu en deux ampoules que l'on conserve réunies par un reliquaire d'argent. Un prêtre, de derrière la balustrade du maître-autel, avait entre les mains le reliquaire qui est vitré par devant et par derrière, et pendant qu'un clergeon tenait un cierge toujours allumé contre le vitrage, le prêtre montrait le sang liquéfié qui bouillonnait, tout pourpré, dans les deux petites ampoules).

Cela rejoint, dans son simple et tranquille scepticisme, le meilleur Montaigne, le Montaigne lisible, non pas celui des *Essais*, mais celui du *Voyage en Italie*, où il condense en quelques phrases toute l'*Apologie de Raymond Sebond*:

— La veille de Pasques, je vis à S. Jean de Latran les chefs de S. Pol et S. Pierre qu'on y montre, qui ont encore leur charnure, teint et barbe, comme s'ils vivoient: S. Pierre, un visage blanc un peu longuet, le teint vermeil et tirant sur le sanguin, une barbe grise fourchue, la teste couverte d'une mitre papale; S. Paul, noir, le visage large et plus gras, la teste plus grosse, la barbe grise espaisse. Ils sont en haut dans un lieu exprès. La façon de les montrer, c'est qu'on appelle le peuple au son des cloches, et que, à secousses, on dévale contre bas un rideau au derriere duquel sont ces testes, à costé l'une de l'autre. On les laisse voir le temps de dire un *Ave Maria*, et soudein on remonte ce rideau; après on le ravale de mesmes, et cela jusques à trois fois; on refaict ceste montre quatre ou cinq fois le jour. Le lieu est élevé de la hauteur d'une pique, et puis de grosses grilles de fer, au travers lesqueles on voit. On alume autour par le dehors plusieurs cierges; mais il est mal aisé de discerner bien clerement toutes les particularités; je les vis à deux ou trois fois; la polissure de ces faces avoit quelque ressemblance à nos masques.

La Genèsi: une traduction patiente, un chapitre par année, pour l'*Armana prouvençau*, du texte de la *Vulgate*. Mistral donne ses raisons dans l'*Avant-Propos*:

La grand coumparitado de la vido biblico e de sa lengo pastouralo em'aquelo di pastre e gardian de Prouvènço i'a long-tèms que nous avien douna idèio e goust de tradurre en prouvençau lou libre de la Genèsi.

Veici coumpli aquéu prefa. Gràci au tèste de la *Vulgato*, qu'espandissèn à dre de nosto traducioun, lou leitour poudra vèire qu'avèn sarra de noste miés lou latin de Sant-Jirome, en lou revirant mot pèr mot e ié gardant si biais de fraso que retrason, éli peréu, lou cepoun de Mouise, qu'es l'ebriéu óuriginau. La parladuro simplò de l'Escrituro Santo, retipado au lengage de nòsti païsan, mostro, miés que rèn autre, la drecho parentèlo dóu latin pouplàri emé lou parla famihié de la *Provincia Romana*, encaro viéu à travès de champ.

(La grande harmonie de la vie biblique et de sa langue pastorale avec celle des pâtres et gardians de Provence nous avait donné, il y a longtemps, l'idée et le goût de traduire en provençal le livre de la *Genèse*.

Voici notre travail accompli. Grâce au texte de la *Vulgate* que nous mettons en regard dans notre traduction, le lecteur pourra voir que nous avons serré de notre mieux le latin de saint Jérôme en le traduisant mot à mot, et en conservant le biais de ses phrases, qui reproduisent, elles aussi, la souche de Moïse, c'est-à-dire l'hébreu.

Le langage simple de l'Écriture Sainte reproduit dans le parler de nos paysans montre mieux que nulle autre chose l'affiliation directe du latin populaire au parler familier de la *Provincia Romana* encore vivant à travers champs.)

Discours e Dicho (Discours et Dicts): un recueil plutôt inégal, édité par les Félibres, où sont rassemblés les discours annuels de la Sainte-Estelle, et quelques articles tirés des publications provençales. Il faut surtout en retenir, sous l'éloquence inévitable peut-être dans ces discours et en dehors des lieux communs du Félibrige, ce programme de Renaissance:

E quand chasco Prouvènço, e chasco Catalougno, aura d'aquelo sorto reconquist soun ounour, veirés que nòsti vilo redevendran ciéuta; e mounte noun i'a plus qu'uno pouisso prouvincialo, veirés naisse lis art, veirés crèisse li letro, veirés grandi lis ome, veirés flouri uno nacioun.

(Et lorsque chaque Provence, et chaque Catalogne, aura de cette façon reconquis son honneur, vous verrez que nos villes redeviendront cités; et où il ne reste plus qu'une poussière provinciale, vous verrez naître les arts, vous verrez se développer les lettres, vous verrez grandir les hommes, vous verrez fleurir une nation.)

et cette apologie de l'*Illusion* créatrice:

Eh bèn, recasse la pèiro que nous mandon, aquéu mot desdegous d'ilusioun; e d'abord qu'ai l'ounour de pourta la paraulo davans uno assemblado de pouèto, noun troubarés estrange que vous fague l'eloge d'aquelo encantarello, d'aquelo masco jouino e pouderoso que se noumo: Ilusioun.

E quand l'ome, à vint an, se lanço bravemen dins la fourèst fougouso de la vido, pèr segui, pèr ajougne, pèr embrassa de sa passioun uno d'aquéli farfantello, que danson eilalin davans la visto dóu jouvènt, la bèuta, la liberta, la glòri, lou triounfle, quau es que l'embriago, en despié di precipice que lou separon de la coupo, quau es que lou counforto en despié dis auvàri d'aquéli que toubèron, e quau es que l'afeciouno en despié dóu mau-cor d'aquéli qu'an viscu? Es l'Ilusioun.

En foro e au-dessus de la realita, qu'abandonnan i disputo dóu siècle, nous-autre, pèr idèio, vesèn à nòstis iue resplendi la Prouvènço, talo que la naturo emé l'istòri nous l'an facho, e ié disèn coume Rudel: — Iéu t'ame, o ma bello, o ma sèmpre bello!; nous-autre, toujours jouino e toujours souleianto, la vesèn viéure e triounfla, coume un fougau eterne de pouèsio e de clarun, coume un

païs de joïo e d'enavans e d'aveni, qu'a fourni éu soulet proun lume e proun amour pèr civilisa lou mounde.

(Eh bien, je reçois la pierre que l'on nous jette, ce mot dédaigneux d'illusion; et puisque j'ai l'honneur de porter la parole devant une assemblée de poètes, vous ne trouverez pas étrange que je vous fasse l'éloge de cette enchanteresse jeune et puissante, qui se nomme: Illusion.

Et lorsque l'homme, à vingt ans, s'élance bravement dans la forêt touffue de la vie pour suivre, rejoindre, pour embrasser de sa passion une de ces chimères qui dansent là-bas, aux yeux de la jeunesse: la beauté, la liberté, la gloire, le triomphe; qui est-ce qui le grise en dépit des précipices qui le séparent de la Coupe, qui est-ce qui le reconforte en dépit des catastrophes de ceux qui tombèrent, qui est-ce qui l'enthousiasme en dépit du crève-cœur de ceux qui ont vécu: c'est l'illusion...

En dehors et au-dessus de la réalité, que nous abandonnons aux disputes du siècle, nous voyons en idée resplendir à nos yeux la Provence, telle que la nature et l'histoire nous l'ont faite, et nous lui disons comme Rudel:

— Je t'aime, ô ma belle, ô ma toujours belle. Nous autres, nous la voyons, toujours jeune et toujours ensoleillée, vivre et triompher comme un foyer éternel de poésie et de clarté, comme un pays de joie, d'élan et d'avenir, qui a fourni lui seul assez de lumière et assez d'amour pour civiliser le monde.)

Cette apologie de l'illusion comporte par définition même beaucoup d'illusion, surtout en ce qui concerne le passé provençal; mais sans cette illusion même, dérivée de l'archétype des idées, Mistral n'aurait pas créé la langue provençale et cette étude n'aurait pas de raison d'être.

Mais (comme pour le *Voyage en Italie*, une strophe tirée des *Oulivado*) nous pouvons préférer ici une strophe tirée du poème *Lou Lioun d'Arle*:

*Tu, Prouvènço, trobo e canto!
E, marcanto
Pèr la liro o lou cisèu,
Largo-ié tout ço qu'encanto
E que mounto dins lou cèu.*

(Toi, Provence, trouve et chante!
Et, marquante,
Par la lyre ou le ciseau,
Répands-leur tout ce qui charme
Et qui monte dans le ciel!)

et le *Chant des Rameurs* dans *La Rèino Jano*, et surtout les strophes du *Parangoun*, où l'illusion n'est autre chose que l'idée:

*Ma fe n'es qu'un pantai: acò lou sabe.
Mai dins l'azur tant clar que m'encapello
Aut que noun-sai, à mis iue resplendis
Lou Parangoun de ma Prouvènço bello.
E dins lou cèu, o Prouvènço, en idèio
As reflouri, mai flòri que jamai.*

(Ma foi, ce n'est qu'un rêve: je le sais.
Mais dans l'azur si clair qui me recouvre,
Dans les hauteurs du ciel, resplendit à mes yeux
Le parangon de ma Provence belle.

Et dans le ciel, ô Provence, idéale
Tu re fleuris plus en fleur que jamais.)

Enfin, les *Proso d'Armana* (Proses d'Almanach) recueillies par Pierre Dévoluy. Proses familières, un peu trop condescendantes, sur les confins dangereux de la galéjade et du paternalisme. Pierre Dévoluy les présente:

— *La Prose d'Almanach* de Mistral est une merveille de justesse et de pittoresque sobre; elle saisit sur le vif le langage même du peuple, le magnifie, en illustre les idiotismes et les tournures propres. Le poète applique à la transcription du conte et de la sornette, la méthode géniale qui lui sert à revivifier la chanson populaire: après qu'il les a maniés, conte et chanson deviennent des types essentiels, exprimant de façon définitive les élans et les aspirations, les tristesses et les joies de l'âme populaire.

Voici une de ces proses qui montrent le mieux l'humour provençal tel que Mistral était capable de l'arranger à sa manière tranquille, faut-il dire un peu hermétique? une sorte de *trobar clus* dans la galéjade et aussi dans le dédain pour la foule, que laisse percer l'olympien:

Li code de la Crau

Uno questioun à l'Acadèmi di Sciènci: li pastre de la Crau dison que: tóuti lis an, tóuti li code de la Crau chanjon de plaço. Esplicas-nous acò.

L'Acadèmi di Sciènci respoundra: lou Cascarelet dis que de boufounado. Acò 's un conte. E iéu, Cascarelet, vous vau prouva la causo. Tóuti lis an lis escabot davalon di mountagno pèr toundre, dins l'ivèr, li coussou de la Crau. Au pèd de chasco pèiro crèis uno mato d'erbo; la fedo, pèr avé l'erbo, viro la pèiro emé soun mourre. D'un an à l'autre, la tepo retravaïo, e, l'an venènt, l'avé, pèr mai la desbrouta, reviro mai li code.

E coume li fedo an pas mai à faire, e que prenon à-de-rèng tóuti lis an li code soun tóuti desplaça. Quau a resoun? Lou Cascarelet. Es pèr vous faire vèire qu'entre tóuti sabèn tout, e que se lou cèu toumbavo, s'arraparié, pamens, un bèu mouloun de tarnagás.

Les cailloux de la Crau

Une question à l'Académie des Sciences: les pâtres de la Crau disent que tous les ans tous les cailloux de la Crau changent de place. Expliquez-nous cela.

L'Académie des Sciences répondra:

— Le Cascarelet ne dit que des sottises. C'est un conte qu'il nous fait.

Et moi, Cascarelet, je vous vais prouver la chose. Tous les ans, les troupeaux descendent des montagnes pour tondre, pendant l'hiver, les pâturages de la Crau. Au pied de chaque pierre croît une touffe d'herbe; la brebis, pour avoir l'herbe, tourne la pierre avec son museau. D'une année à l'autre, le gazon retravaille, et l'an d'après, le troupeau, pour le brouter encore, retourne encore les cailloux. Et comme les brebis n'ont pas plus à faire et ont l'esprit de suite, tous les ans, les cailloux sont tous déplacés.

Qui a raison? le Cascarelet. C'est pour vous faire voir qu'entre tous, nous savons tout; et que si le ciel tombait, il recouvrirait pourtant un beau tas de nigauds.)

(Traduction de Pierre Dévoluy.)

Mistral a reçu sur la tête quelques pavés d'ours.

L'un des plus lourds a été celui de Camille Jullian, comparant Mistral, fervent et patient compilateur du dictionnaire provençal: *Lou Tresor dóu Felibrige*, à Littré. Il avait, certes, la ferveur et la patience de Littré, mais il n'en avait ni la méthode ni la compétence. Littré n'était pas un grand poète, mais il était un grand philologue. Le dictionnaire de Mistral, si utile, si indispensable qu'il soit, n'est qu'un fourre-tout, un capharnaüm, une chose à refaire, à compléter, à mettre en ordre.

Mistral était aussi incapable de mener à bien un dictionnaire que d'organiser le Félibrige. Il n'était qu'un créateur sémantique; il n'avait que son génie. De même Dante, créateur de la langue italienne, fait montre, dans ses considérations linguistiques, de beaucoup plus d'ignorance que de savoir. En somme, Mistral a peu écrit, et c'est là une des raisons (non pas la seule, heureusement) du peu de déchet que l'on trouve dans son œuvre.

Outre sa correspondance (peut-être a-t-il écrit plus de lettres que de pages de livres), laquelle ne doit être, selon sa volonté, publiée intégralement que vers 1964, et dont (comme pour les lettres de Hugo) certaines parties, déjà connues, nous déçoivent et d'autres comblent déjà notre attente, il reste *Li Meissoun* (Les Moissons), que nous avons pu lire, par les soins de Pierre Dévoluy, dans *La Revue de France*.

C'est, comme le marque Dévoluy, Mistral et *Mirèio* à l'état naissant. Nous y trouvons aussi, au même état naissant, des idées politiques, que Mistral devait atténuer plus tard; mais *Li Meissoun* furent écrites en 1848... Pourtant, dans *Memòri e Raconte*, en 1906, il ne désavoue pas absolument le poème ni les idées:

Aquel assai de geourgico, que coumençavo coume eiçò:

*Lou mes de jun e li blad que roussejon
E lou grand-béure e la gaio meissoun
E de Sant-Jan li fiò que beluguejon,
Vaqui de que parlaran mi cansoun,*

finissié pèr uno alusioun, dins lou biais de Vergèli, à la Revoulucioun de 1848:

*Muso, emé tu, despièi la Madaleno,
Se d'escoundoun cantan coume d'ourgueno,
Despièi lou mounde a vira d'aut en bas;
E d'aquéu tèms que, nega dins la pas,
De-long di riéu nòsti voues se mesclavon,
D'amount li rèi à boudre barrulavon,
Souto li cop di pople trop gibla,
E, marridoun, li pople se chaplavon
Coume à l'eiròu lis espigo de blad.*

Mai acò n'èro pancaro lou toun just que cercavian, e vès-aqui perqué s'es jamai publica.

Cet essai de géorgiques, qui commençait ainsi:

Le mois de juin et les blés qui blondissent
Et le grand boire et la moisson joyeuse,
Et de Saint-Jean les feux qui étincellent,
Voilà de quoi parleront mes chansons,

finissait par une allusion, dans la manière de Virgile, à la Révolution de 1848:

Muse, avec toi, depuis la Madeleine,
Nous avons seule chanté comme des orgues;
Depuis le monde a été renversé.
Et cependant que noyés dans la paix,
Le long des ruisseaux nous mêlions nos voix,
Les rois roulaient pêle-mêle du trône
Sous les assauts des peuples trop ployés,
Et, misérables, les peuples se hachaient
Ainsi que les épis de blé sur l'aire.

Mais ce n'était pas là encore la justesse de ton que nous cherchions. Voilà pourquoi ce poème ne s'est jamais publié.)

Après ces premières *Moissons*, il reste à éditer les dernières *Glanes*. C'est du moins par *Glanes* que Mistral traduit *Mi Rapugo*. La langue française a deux mots: *glane* pour les épis (avec quelque extension), et *grappillage* pour les raisins.

Le provençal a *gleno* (glanes) pour les épis, mais étend le mot *rapugo* à tous les fruits. Si Mistral avait voulu rappeler ses premières *moissons*, et, plus encore, sa mère Ruth et son père Booz, il aurait dit *Mi Gleno*, mot qui s'applique aux épis. *Rapugo* serait donc un rappel mélancolique des *Oulivado*, dernière récolte de l'année provençale.

Ces *rapugo* sont abondantes. Mistral ne savait guère refuser une préface, même aux rimailleurs, et était profus en madrigaux, quelquefois en épigrammes. Il y a aussi quelques autres pièces de circonstance et des *Cantiques*.

Ces *rapugo*, pour des raisons de commodité, de convenance, voire d'opportunisme, ont été écartées des recueils de Mistral; certaines de ces exclusions sont aussi regrettables que l'inclusion d'autres pièces.

Le *Museon Arlaten*, s'il n'est pas le huitième grand poème de Mistral, en est l'illustration, l'iconographie folklorique.

En 1945, une administration parisienne et maniaque aurait voulu imposer à tous les musées les mêmes règles uniformes et modernes; mais il ne fut pas nécessaire de se révolter contre ces directives; les modes passent et tombent, et un tel musée d'images, en dépit de son fatras innocent, demeure; *Regardas bèn e touqués rèn* (Regardez bien et ne touchez rien) demande aux visiteurs une pancarte naïve (où il y a aussi une leçon de grammaire provençale). Mistral ne doit pas être tabou; il n'a été que trop gâté par l'admiration béate des Félibres. Mais on peut être lucide sans être iconoclaste.

Aussi bien, il faut chercher Mistral poète là seulement où paraît la poésie.

Telle est l'œuvre trouvée par un poète de génie, par l'un de nos plus grands poètes créateurs.

Le poète épique, lyrique, didactique, hélas! se stabilise, s'immobilise peu à peu.

Musée où vont pâlir les soirs virgiliens.

Mais Virgile, à qui l'on a aussi abondamment comparé Mistral, le Virgile des ombres, et que nous cherchons parmi les ombres, est essentiellement, hors de son appareil didactique, épique et bucolique, un poète. En dehors de Mistral immobile, figé, conventionnel, rayonnent les éclairs de beauté (*eslùci dóu Bèu*) qui ne s'éteindront jamais, éternellement propagés dans les espaces infinis.

Il faut donc, redisons-le, chercher Mistral poète là seulement où paraît la poésie, et si notre chapitre biographique est sommaire, il faut maintenant retrouver l'homme transcendé par la poésie.

- - - -

Poésie... perle de la pensée.

A. de Vigny.

Poésie de Mistral

Qu'est-ce qu'un poème si nous y cherchons la poésie?

Je ne suis pas sûr que *L'Iliade* en soit un, ni même *L'Odyssée*. *La Bible* est surtout le *Cantique des cantiques*, la fin de *L'Ecclésiaste* et *L'Apocalypse*; *Les Psaumes* sont ennuyeux.

Virgile n'atteint pas la poésie par l'épopée, ni par le didactisme des *Géorgiques*, ni même par les *Eglogues*. Il y arrive soudain, à travers les ombres. Virgile est le poète des ombres et des divinations.

Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.

(Et plus grandes tombent du haut des monts les ombres.)

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.

(Ils vont obscurs sous la nuit solitaire, à travers l'ombre.)

La Divine Comédie est un poème. Ni *La Jérusalem délivrée*, ni *Le Roland furieux* ne sont des poèmes. *La Chanson de Roland* en est un. *Le Lutrin* et *La Henriade* sont des anti-poèmes. Est-ce à dire que l'épopée (et je ne parle plus maintenant des compositions burlesques) est incompatible avec la poésie? Non, puisque je viens de citer *La Chanson de Roland* et *La Divine Comédie*, cette épopée théologique, où interviennent l'unique Dieu catholique et les démons, comme il se doit. Mais on peut dire que la mesure essentielle d'un poème est en proportion de la poésie qui en émane. Cela ne s'applique pas seulement à l'épopée, d'Homère à Hugo, mais à toute composition en vers, de la tragédie au sonnet, à tous les genres enfin dans lesquels on s'est complu à classer l'inspiration! De *Mirèio* même, le poète Max-Philippe Delavouët a pu dire, sans blasphémer:

— Malgré les épreuves terribles que Mistral y fait subir à la poésie, *Mirèio* est pourtant un poème, le plus grand, le plus beau de toute la littérature provençale.

Mais qu'est-ce donc que la poésie dont la seule présence impondérable est la seule raison d'être du poème? Si cela n'impliquait pas une mythologie aussi figée que de telles classifications, on pourrait dire que la poésie est la dixième Muse, sans laquelle les neuf sœurs n'auraient qu'une existence utilitaire.

Une œuvre peut être très grande, sans poésie; le poème existe, organiquement. La poésie le transcende. C'est une grâce, et définit-on la grâce? Voilà pourquoi il est plus facile de recenser les poèmes que d'analyser la poésie; elle échappe à toutes les innombrables définitions, souvent heureuses, mais toujours incomplètes, dans lesquelles on a essayé de l'enfermer. On employait beaucoup, autrefois, l'expression -poésies fugitives- pour désigner les courts poèmes (mais tout long poème, dans son essence, n'est qu'une collection de courts poèmes, ou fragment de fragment, comme disait Goethe). Il faudrait reprendre cette expression en la mettant au singulier. La poésie comme Galatée fuit sous les saules des prairies de Perséphone, se montre et se cache. Evasion éternelle dans l'espace mystérieux où elle se meut.

N'est-ce pas Nausicaa qui lave dans la Marne des torchons radieux? Mireille lave les éclisses à la fontaine (où elle montre un tel dédain pour Ourrias que Vincent risque d'en périr).

La poésie n'est pas un didactisme, encore moins un vocabulaire, une morphologie, mais, par son euphonie, elle s'apparente à la musique, sans jamais se confondre avec elle, ce qui serait dangereux, et la synthèse des arts n'est peut-être qu'un mythe grec, médiéval ou de la Renaissance, ou de Ghil et de Mallarmé (les mythes ont la vie dure), et elle se suffit à elle-même par son incantation propre. Elle ne donne pas seulement un sens plus pur aux mots de la tribu, elle découvre, elle invente de nouveaux rapports entre les vocables; elle ouvre les portes inconnues, avec les anciens et les nouveaux sésames; elle utilise, en les fécondant elle-même, les alluvions du langage et les apports du rêve. Je crois que la poésie est essentiellement une sémantique. La langue de Joseph d'Arbaud, déjà, avec le même vocabulaire, est, à cause du seul pouvoir incantatoire du second grand poète de la Renaissance provençale, un renouvellement étonnant de celle de Mistral. Les nouveaux Poètes provençaux de la troisième phase continuent le miracle.

Mais il s'agit ici de retrouver la poésie de Mistral sous l'amas des gloses conventionnelles. Le folklore n'est plus supportable que dans ce monostiche d'Emmanuel Lochac:

Le vent est un folklore et la pluie un Véda.

Et lorsque Pierre Dévoluy, l'apôtre paulinien de Mistral, s'écrie: — *Mirèio*, ô Provencaux, est la véritable Bible de notre nationalité, je ne puis le suivre.

Mirèio n'a jamais été une Bible pour moi, ni un Véda. Mais je retrouve dans la poésie tout ce que je rejette, transcendé.

Les poèmes des *Isclo d'Or* et des *Oulivado*, même de circonstance, même fugitifs (et surtout parce qu'ils sont fugitifs), nous livrent, par fulgurations, l'homme sous le poète.

S'il y a dans le poème *Rescontre (Isclo d'Or)* une mièvrerie qui rappelle trop Sully Prudhomme dans ses jours faciles, il y a dans *Lou Gaudre (Oulivado)*, accentué encore par le rythme inusité, l'accent baudelairien le plus cynique et le plus déchiré:

*Coulo e trespiro l'aigo de plueio dedins lou gaudre:
Li cardelino vènon ié béure sus lou risènt;
Lis erbo folo se ié refrescon tóutis ensèn;
E la feruno, singlié vo lùri, n'en fai soun pautre.*

*La bourdigaio vai sus li ribo se passissènt
E nuso e tristo, li gravo rèston... Ansin de nautre.*

*Mai vèngue l'age, tóuti li joi, las! prenon fin;
Sus la carcasso li braio toumbon, meme au plus fin:
E de la vido rèsto lou vabre que s'entre-seco.*

(L'eau de la pluie se glisse et coule dans le torrent
Et les chardonnerets viennent boire son rire;
Les herbes folles s'y rafraîchissent toutes ensemble;
Les bêtes fauves, sangliers et loutres, en font leur bauge)

L'algue des berges sur le rivage déjà flétrit,
Et nue, et triste, la grève reste... Ainsi de nous.

Mais vienne l'âge, toutes les joies, las! prennent fin;
Les chausses tombent sur la carcasse du plus habile:
Et de la vie, ravin aride, toi seul nous restes!)

Mais qu'il soit entendu que les grands poètes ne se ressemblent pas entre eux, sauf par leur altitude même. Ils sont ces feux allumés autrefois de montagne en montagne, pour annoncer les victoires.

Mistral a créé, pour la poésie éternelle, une langue qui, désormais, participe à cette éternité. Et comme il a su s'en servir et la servir!

Sa poésie n'est pas une peinture ou une musique, car l'incantation, heureusement pour elle, n'a rien d'exclusivement sonore ni de techniquement plastique.

Mais il faut entendre le chant de ses préludes, de ses interludes, de ses finales:

*... Lou pastre Alàri
Estremè soun vasèu; e plan-plan, à l'error,
Eu s'enanè de la bastido,
E la pensado entreboulido
Qu'aquelo chato tant poulido
Pèr autre que pèr éu aguèsse tant d'amour!*

(... Le berger Alàri
Reprit son vase; et lentement, au crépuscule
S'en alla de la bastide,
Troublé par la pensée
Qu'une si belle jeune fille pour un autre que lui eût tant d'amour!)

Ce vase que le pâtre Alàri avait voulu offrir à Mireille, il l'avait ciselé lui-même dans le buis, avec un couteau divin; et l'on voit bien que Mistral avait fait ses humanités, et s'en souvenait. Les vases antiques, même les boucliers, qui présentent plus de surface, nous étonnent par tout ce que les poètes arrivent à y faire figurer. Mais la tristesse d'Alàri, devant le refus de Mireille, nous console mélancoliquement de cette description. Chénier était capable, aussi, d'imiter les antiques, mais sa mélancolie nous enchante davantage que ses imitations:

J'ai suivi tout le jour le bord de la vallée.
Des bêlements lointains partout m'ont appelée.

La jeune fille de Chénier, qui dans cette plainte n'est pas grecque mais biblique, aurait peut-être écouté le berger Alàri.

Des trois prétendants de Mireille, celui que nous aimons, c'est le berger, non pas à cause de son vase, mais à cause de sa peine, dite à peine.

Mistral, dans un passage cité par Gonzague Truc, aurait dit:

— Je songe avec envie au pâtre des Alpes, qui, le dernier, sauvera quelques mots de provençal; à la grandeur représentative de cet homme, dernier reflet d'un passé de lumière, à l'admiration des foules qui, sans doute, l'iront contempler...

Mais Gonzague Truc ajoute:

— Il n'a pas besoin d'envie: n'est-il pas lui-même ce berger des mots de son pays?

Mistral a franchi lui-même le Léthé, et il faut rendre au génie ce qui appartient au génie; mais s'il eût fallu rêver d'un dernier pâtre, c'est Alàri que nous eussions choisi.

La création d'Alàri préfigurerait à elle seule l'exégèse dévoluyenne, que nous verrons au prochain chapitre, du vers d'achoppement:

Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas.

*E dins la nèblo de sa caro
Subitamen pareiguè claro
Uno douço pensado. Un matin qu'a plougu,
Se vèi ansin li flour negado
A travès l'aigo bautugado.*

(Et dans la brume de son visage
Soudain apparut claire
Une douce pensée. Un matin qu'il a plu,
On voit ainsi les fleurs noyées
A travers l'eau troublée.)

*L'oumbro dis aubo s'aloungavo;
La Ventouresco boulegavo;
Lou soulèu avié 'ncaro un parèu d'ouero d'aut;
E li bouié que labouravon
Vers lou soulèu se reviravon
De tèms en tèms, car desiravon
Lou retour dóu seren, e si femo au lindau.*

(L'ombre des peupliers blancs s'allongeait;
La brise du Ventoux se levait;
Le soleil avait encor deux heures de hauteur;
Et les laboureurs
Se retournaient vers le soleil
De temps en temps, car ils désiraient
Le retour du serein, leur femme sur le seuil.)

*La Crau èro tranquilo e mudo.
Aperalin soun estendudo
Se perdié dins la mar, e la mar dins l'èr blu:
Li ciéuno, li fouco lusènto,
Li becaru qu'an d'alo ardènto,
Venien de la clarta mourènto
Saluda long di clar li bèu darrié belu.*

(La Crau était tranquille et muette.
Au lointain son étendue
Se perdait dans la mer, et la mer dans l'air bleu:
Les cygnes, les macreuses lustrées,
Les flamants aux ailes de feu,
Venaient, de la clarté mourante,
Saluer, le long des étangs, les dernières lueurs.)

*Souto la luno deja briho
Lou Rose, entre-dourmi dins soun lié descubert,
Coume un roumiéu de Santo-Baumo,
Que, nus, de lassige e de caumo
S'estalouiro e s'endor au founs d'un vabre.*

(Sous la lune déjà brille
Le Rhône, sommeillant dans son lit découvert,
Comme un pèlerin de la Sainte-Baume,
Qui, nu, de lassitude et de chaleur
S'étend et s'endort au fond d'un ravin.)

Le thème de l'eau apparaît déjà à plusieurs reprises dans *Mirèio*; il illuminera des strophes de *Calendau* et sera le *Pouèmo dóu Rose*.

Le dessèchement de la vie sera le torrent tari du *Gaudre*.
(*Oulivado*).

Cela n'avait-il pas commencé avec la quête des fleurs de glais, aux *Memòri*?
Dans *Mirèio* même, le drame se noue à la fontaine, où Mireille refuse Ourrias, et s'achemine, après la Crau, vers la mer au long du Rhône; et cette eau, le plus mystérieux des éléments, larmes, rosée, lenteur fluide, amertume, avenue du Paradis, semble attirer Mireille plus encore que ne le font les Saintes fallacieuses; comme elle donnera à la Reine Jeanne un dernier songe de splendeur, et à Calendal et à Estérelle de miroitants éblouissements, et à l'Anglore et au Prince d'Orange une rédemption anticipée.

Imitation des eaux, déclin des cités et des vies, et la paix toujours présente, souvent amère, toujours incertaine.

Thème de l'eau, thème du soir, de la fuite éternelle vers les ombres.

Nous les retrouverons de poème en poème, de strophe en strophe, de laisse en laisse.

— *Sant Jan! Sant Jan! Sant Jan! cridavon.*
Tóuti li colo esbrihaudavon,
Coume s'avié plougu d'estello dins l'oumbrun.
Enterin la rounflado folo
Empourtavo l'encèns di colo
Emé di fiò la rougeirolo
Vers lou Sant, emplana dins lou blu calabrun.

(Saint Jean! saint Jean! saint Jean! s'écriaient-ils.
Toutes les collines étincelaient,
Comme s'il avait plu des étoiles dans l'ombre.
Cependant la rafale folle
Emportait l'encens des collines
Et la rouge lueur des feux,
Vers le saint, qui planait dans le bleu crépuscule.)

Ero l'ouro que lis Ensigne
I barquejaire fan bèu signe.

Lou tèms èro seren, e sol, e 'sperluca.

(C'était l'heure où les constellations
Aux nautoniers font beau signe.)

Le temps était serein, et calme, et resplendissant d'étoiles.)

E li mountagno tenebrouso
Regardavon passa lou Càrri vouladis.

(Et les montagnes sombres
Regardaient passer le Char volant.)

I counfigno pamens dóu terraire entre-fos...

(Cependant aux limites du terroir cultivé...)

D'autre couchavon li maniero
Vers lou mousèire; à la sournièro
Asseta sus 'no pèiro, e mut coume la niue.

(D'autres chassaient les mères qui n'ont plus d'agneau
Vers le trayeur: dans l'obscurité,
Assis sur une pierre et muet comme la nuit.)

De souto terro, au Trau de Cordo
Lou bèu parèu enfin abordo;
Remounton au soulèu... Acatant lou roucas
Emé si rouino e soun vieiounge
Mountmajour, l'abadié di mounge,
Iaparèis coume dins un soungé,
Se fan uno brassado, e gagnon lou jouncas.

(Par souterrains, au Trou-de-Corde
Le beau couple aborde enfin;

Ils remontent au soleil... Recouvrant le rocher
De ses ruines et de sa vieillesse,
Montmajour, l'abbaye des moines,
Leur apparaît comme en un songe.
Ils s'embrassent et gagnent la jonchaie.)

Montmajour, avec sa haute muraille fenestrelle, est un des lieux de prédilection de Mistral. S'il a plus décrit qu'évoqué, ses évocations, nous l'avons déjà vu et senti, transcendent les choses décrites. On a dit même qu'il n'était allé en Camargue qu'après l'avoir évoquée dans *Mirèio*, et cela expliquerait ceci. Il y a là une question chronologique qui importe peu dans l'éternité des poèmes. Il suffit à Maurice Barrès de traverser Arles pour consacrer la cité: *Arles où rien n'est vulgaire*. Et je crois qu'il ne passa que quelques heures en Aigues-Mortes.

*Li grand falabreguié plourèron;
Adoulentido, s'embarrèron
Dins si brusc lis abiho, óublidant lou pasquié
Plen de lachusclo e de sadrèio.
— Avès rèn vist mounte èi Mirèio?
Ié demandavon li ninfèio,
I gèntis argno bluiò adounado au pesquié.*

(Les grands micocouliers pleurèrent;
Affligées, s'enfermèrent
Dans leurs ruches les abeilles,
Oubliant le pacage
Plein d'euphorbes et de sarriettes
— Avez-vous point vu où est Mireille?
Demandaient les nymphéas
Aux doux alcyons bleus adonnés au vivier.)

*Dins lou trantran de la carreto
S'esperd la voues de la paureto...
E lis ome dóu mas, en espinchant se res
Apareissié dins la Crau liuncho,
Plan s'entournavon à la juncho...
Urous, entre li lèio juncho,
Li vòu de mousquihoun revoulunant au fres!*

(Dans les cahots de la charrette
Se perd la voix de la malheureuse...
Et les hommes du mas, en regardant si personne
N'apparaissait dans la Crau lointaine,
Lentement retournaient au travail...
Heureux, entre les allées dont les arbres se joignent,
Les essaims de moucherons tourbillonnant au frais.)

*E l'amourouso qu'ai cantado
Em' Andreoun s'èro avastado
Sus lou grand Rose; e, d'assetado,
Countemplavo lis oundo em' un regard fousquet.*

(Et l'amoureuse que j'ai chantée,
Avec Andreoun s'était aventurée
Sur le vaste Rhône; et assise,
Elle contemplait les ondes d'un regard nébuleux.)

*Lou Rose, emé sis oundo lasso;
E dourmihouso, e tranquilasso,
Passavo; e regretous dóu palais d'Avignoun,
Di farandoulo e di sinfòni,
Coume un grand vièi qu'es à l'angòni,
Eu pareissié tout malancòni
D'ana perdre à la mar e sis aigo e soun noum.*

(Le Rhône, avec ses ondes fatiguées,
Dormantes, majestueusement tranquilles,
Passait; et regrettant le palais d'Avignon,
Les farandoles et les symphonies,
Comme un grand vieillard qui agonise,
Il semblait tout mélancolique
D'aller perdre à la mer et ses eaux et son nom.)

Lou Pouèmo dóu Rose était déjà commencé dans *Mirèio*. La poésie, comme la lumière, commence toujours.

*A si bouqueto que soun mudo;
Sa caro bello se tremudo,
E soun amo e soun cors dins la countemplacioun
Nadon estabousi: dins l'aubo
Que cencho d'or lou front dis aubo,
Palis de meme e se derraubo
Lou lume que vihavo un ome en perdicioun.*

(Ses lèvres sont muettes;
Son beau visage se transfigure,
Et son âme et son corps dans la contemplation
Nagent, ravis, dans l'aurore
Qui couronne d'or le front des peupliers blancs,
Ainsi pâlit et se dérobe
La lampe qui veillait un homme en perdition.)

*E 'scoutavian li letanìo...
E lou murmur di fountaniho,
Lou balans di campano, e lou declin dóu jour.*

(Nous écoutions les litanies...
Et le murmure des fontaines,
Le branle des cloches, et le déclin du jour.)

*A l'ouro d'iuèi siés meissouniero,
Arle! e couchado sus toun iero,
Pantaies em'amour ti glòri d'àutri-fes;
Mai, ères rèino, alor, e maire
D'un tant bèu pople de remaire
Que, de toun port lou vènt bramaire,
Noun poudié travessa l'inmènse barcarés.*

*Roumo, de nòu, t'avié vestido
En pèiro blanco bèn bastido;*

*De ti gràndis arèno avié mes à toun front
Li cènt-vint porto; aviés toun Cièri:
Aviés, princesso de l'Empèri,
Pèr espaça ti refoulèri,
Li poumpous Aquedu, lou Tiatre, e l'Ipoudroum.*

(A cette heure tu es moissonneuse,
Arles! et couchée sur ton aire,
Tu rêves avec amour de tes gloires anciennes;
Mais tu étais reine, alors, et mère
D'un si beau peuple de rameurs,
Que de ton port, le vent mugissant
Ne pouvait traverser l'immense flotte.

Rome à neuf t'avait vêtue
En pierres blanches bien bâties:
De tes grandes arènes elle avait mis à ton front
Les cent vingt portes; tu avais ton cirque;
Tu avais, princesse de l'Empire,
Pour distraire tes caprices,
Les pompeux Aqueducs, le Théâtre et l'Hippodrome.)

*Au païs dis arange, à l'ouro
Que lou jour de Diéu s'esvapouro,
E que li pescadou, qu'an cala si jambin,
Tiron si barco à la calanco;
E que leissant parti la branco,
Sus la cabesso vo sus l'anco
Li chato en s'ajudant cargon si plen gourbin;*

*Di ribo ounte l'Argèns varaio,
Di plano, di coulet, di draio,
S'enausso peralin un long cor de cansoun.
Mai, belamen de la cabruno,
Cant d'amour, èr de canto-bruno,
Pau-à-pau dins li colo bruno
S'esperdon, e vèn l'oumbro emé la languisoun.*

(Au pays des oranges, à l'heure
Où le jour de Dieu s'évapore,
Lorsque les pêcheurs, ayant tendu leurs nasses,
Tirent leurs barques à l'abri des rochers;
Et que, laissant aller la branche,
Sur la tête ou sur la hanche
Les jeunes filles, en s'entraïdant, chargent leurs corbeilles pleines;

Des rives où l'Argens serpente,
Des plaines, des collines, des chemins,
S'élève dans le lointain un long chœur de chansons.
Mais bêlements de chèvres,
Chants d'amour, airs de chalumeau,
Peu à peu dans les montagnes brunes
Se perdent, et viennent l'ombre et la mélancolie.)

*De-vers la terro uno planuro
Qu'a ges de fin; pas uno auturo*

*Qu'à soun entour fague centuro;
Un cèu inmènse e clar sus d'erme espetaclous.*

*De clarinèlli tamarisso
Au mendre vènt boulegadisso:
De long campas d'engano, e dins l'oundo perfés
Un vòu de ciéune que s'espurgo;*

*O bèn dins la sansouiro turgo,
Uno manado que pasturgo,
O que passo en nadant l'aigo dóu Vacarés.*

(Du côté de la terre, une plaine,
Interminable; pas une éminence
Qui enceigne son horizon;
Un ciel immense et clair sur d'immenses savanes.

Des tamaris au clair feuillage
Et au moindre vent mobiles;
De longues friches de salicornes, et dans l'onde parfois,
Une volée de cygnes qui se purifie;

Ou bien dans la sansouire stérile
Un troupeau de bœufs qui pâture,
Ou qui passe à la nage l'eau du Vaccarès.)

*O bèlli Santo, Segnouresso
De la planuro d'amaresso,
Clafissès, quand vous plais, de pèis nòsti fielat,
Mai à la foulo pecadouiro
Qu'à vosto porto se doulouiro,
O blànqui flour de la sansouiro,
S'èi de pas que ié fau, de pas emplissès-la!*

(O belles Saintes, seigneures
De la plaine d'amertume,
Vous comblez, quand il vous plaît, de poissons nos filets!
Mais à la foule pécheresse
Qui à votre porte se lamente,
O blanches fleurs de nos landes salées,
Si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-la!)

Ainsi s'achève, ou s'inachève *Mirèio*. Mistral ne paraissait pas être bien sûr que c'est la paix qui convient à la foule... Ni la béatitude à Mireille peut-être?

On a répandu, depuis quelques années, un *fac similé* du manuscrit autographe de *Mirèio*, avec le génial repentir de la première strophe. Nous avons déjà donné, au chapitre III, l'invocation de *Calendau* après celle de *Mirèio*. Il semblerait que Mistral, en commençant *Calendau*, se soit ressouvenu de son premier commencement de *Mirèio*, et ait voulu, par pitié fidèle, le rappeler. Les grandes orgues reprennent aussitôt, mais n'étouffent pas les chalumeaux et les violons.

*O bello caro d'or! Lugano
Que de Cassis, Bandòu e Cano,
Fas rire la mar bloundo, espandi li rousié,
Enrasina lis ouliveto,*

*Canta dins l'èr lis alauveto
E ploura li figo blaveto,
Ounte siés? Que te vegue, o lume roucassié!*

(O beau visage d'or! Clarté
Qui de Cassis, Bandol et Cannes,
Fais rire la mer blonde, épanouir les roses,
Qui de grappes de fleurs couvre les olivaias,
Qui fais chanter dans l'air les alouettes
Et pleurer les figues bleuâtres,
Où es-tu? Montre-toi, lumière des rochers!)

*E de landa pèr li draïno
Ounte cracavo la plouvino,
Cantavon de nouvè: — Voulèn, disien, voulèn
A l'Enfant-Diéu pourta de poumo,
Emai de mèu, emai de toumo,
E de-retour passan à Roumo....
Anen à Betelèn, Betelèn, Betelèn!*

(Et de courir par les sentiers où craquait la gelée blanche,
Elles chantaient des noëls:
— Nous voulons, disaient-elles, nous voulons
Porter à l'Enfant Jésus des pommes,
Du miel et du fromage frais;
Et au retour nous passerons à Rome.
Allons à Bethléem, Bethléem, Bethléem!)

*A l'ouriènt, coume uno chato
Que plan-planet se desacato
E vai prene lou fres à sa fenèstro, plan
La jouino luno alin se lèvo;
Li grihet canton dins la glèvo...*

*De-fès, uno tardivo caio
Sus la coustiero, amount, cascaio;
O bèn d'un perdigau esmarra lou plourun,
Au founs de quauco valounado,
Repiéuto: mai la vesprenado
Fresquejo, e li rato-penado
A vòu precipita fèndon lou calabrun.*

(A l'orient, comme une jeune fille sort de son lit
Et va prendre le frais à sa fenêtre, doucement,
La jeune lune là-bas se lève;
Les grillons chantent dans la glèbe...

Parfois, une caille attardée
Fait entendre son cri, là-haut sur les versants,
Ou bien la voix en pleurs d'un perdreau égaré,
Au fond de quelque val,
Piaule de loin en loin: mais la soirée
Fraîchit, et les chauves-souris,
A vol précipité, fendent le crépuscule.)

*En aquéu rode mounte l'oundo
Franjo d'argènt l'areno bloundo
E mounte de fielat pènjon au secadou,
La vilo grèco de Taurènto,
Que de Marsiho èro parènto,
Souto un lincòu d'aigo mourènto
Dor, ignourado vuei meme di pescadou.*

(Calendau.)

(A cet endroit, où l'onde
Frange d'argent la blonde arène
Et où pendent des filets qui sèchent,
La ville grecque de Taurente,
Parente de Marseille,
Sous un linceul d'eaux expirantes,
Dort, ignorée même, aujourd'hui, des pêcheurs.)

Nous trouvons aussi dans *Calendau* de ces notations où quelques syllabes imposent les charmes. Boileau, rimeur prosaïque, a su condenser l'essence poétique en quelques alexandrins qui dépassent le didactisme:

D'un mot mis à sa place enseigne le pouvoir.

Ainsi, dans ce vers de *Calendau*:

Soulet, lou picatèu estouno lou repaus.

(Et seul le chant du pic étonne le repos.)

c'est le verbe *estouno* qui transfigure la notation du paysage.

Dans le délassement que Mistral semble se donner en écrivant *Nerto*, rien ne l'abandonne, il n'abandonne rien.

Et toujours, sous la transcendance du génie, l'immanence de l'inspiration, chaque poème continuant le poème ancien et prédisant le poème futur, sans que cesse l'étonnement.

Voici un embarquement pour Cythère; ou, plutôt, une douce transition entre le départ de la nef de Jaufré Rudel pour Tripoli et l'embarcadère de Watteau.

Et c'est aussi un premier prélude au voyage de l'Anglore et du Prince d'Orange sur le grand fleuve, ce fleuve où Mireille fut seule auprès de l'enfant Andréloun, si peu réel.

*Lou tèms es sol, la mar es bello...
Emé l'ami que vous apello
Embarcas-vous: sus li risènt
Nous leissaren escourre ensèn
Dins l'esplanado luminoso;
E parlaren de ço que nouso,
E culiren ço qu'es poulit,
Avans que l'oumbro emé l'óublit
Tragon sus nautre sa cuberto...*

(Calme est le temps, belle la mer...
Avec l'ami qui vous appelle
Embarquez-vous sur le rire des flots;

Ensemble à la dérive,
Nous irons dans l'immensité lumineuse;
Nous parlerons des liens,
Nous cueillerons les charmes,
Avant que l'ombre avec l'oubli
Ne s'étendent sur nous.)

Mais le songe n'était que songe. L'aventure de Nerte, entre le diable, à qui son père l'a vendue, et l'amour de Rodrigue de Lune, semble sombrer dans le couvent de Saint-Césaire d'Arles (asile aussi noir que le couvent symbolique de la *Countesso*, aux *Isclò d'Or*):

*Mai aro rèn ié fai plus gau.
Tout s'ennegrís, tout i'es egau.
Coume uno linjo dindouletó
Que soun bagnado sis aletó
E que l'emporto un revoulun,
De nivoulun en nivoulun,
Coume uno agnello que s'escarto,
E s'enroumego dins li barto,
E vai belant pleno d'esfrai,
La jouino mourgo ansin mau-trai,
E vèi plus rèn que la sournuro
Emé di cire la jaunuro
De liuen en liuen. Crèi de sounja.
Es dins la nèblo...*

(Mais à présent rien ne l'égayé plus;
Tout devient noir et tout indifférent.
Mais comme une fragile hirondelle,
Qui, les ailes mouillées,
Est emportée par la tourmente
De nuage en nuage;
Ainsi qu'une brebis écartée du troupeau
Qui s'embarrasse dans les ronces
Et va bêlant, pleine d'effroi,
La nonne, pleine d'inquiétude,
Ne voit plus rien que la sombreur
Et la lueur jaune des cierges
De loin en loin. Croyant songer,
Elle est dans le brouillard.)

Puis, après la délivrance surnaturelle et toute chrétienne, il reste pourtant d'elle, sur la terre, une forme de pierre perdue dans les Alpilles:

*Mudo, plantado coume un terme,
Escouto greieja lou germe.
E li cacaulausoun blanquet,
Voulènt cerca 'n pau de fresquet,
S'amagon dins sa vestimento
Embaussemado pèr la mento;
E l'oumbro ié viro à l'entour,
E li sesoun fan soun retour,
E tout se mudo e se remudo:
La Mourgo rèsto, negro e mudo.*

*Mai, en de tèms que i'a, tant-lèu,
Que la rajolo dóu soulèu
Moun to à soun aut, dison que canto:
Emé l'auriho aqui toucanto
Se pos sesi lou cantadis,
Vers li miejour, parèis que dis
La saludacioun angelico.*

*La pichouneto baselico
De Sant-Grabié...*

*Entre li tousco d'oulivié,
A sa façado, Sant Grabié,
Souto uno arcado crouselado,
La Santo Vierge ié saludo
En disènt: — Ave, Maria!
Lou serpatas, envertouia*

*Autour de l'Aubre de la Sciènci
Ié fai ligueto à l'innoucènci
D'Adam e d'Evo... Pièi plus rèn.
L'ome labouro, indiferènt.
Lou saludaire de la Vierge
A soun autar n'a plus un cierge.
Mai lis erbage dóu bon Diéu,
Dins lou relarg de soun courtiéu,
I trau de la paret massisso,
Entre li bard de la lausisso
An pres racino e jiton flour:
Encèns de champ que la calour
Escampo soul au santuàri.
Mai dóu bon Diéu lou prim bestiàri,
Li galineto de Sant Jan,
Li parpaioun voulastrejant...*

*Dins lou pourtau e dins lou Cor
Que lou soulèu embrumo d'or...*

*E de ta glèiso véuso e pauro
Que pèr ourgueno n'a que l'auro...*

*Vuei en passant davans lou porge
Te porge
Aquéu pouèmo nouvelet
Ounte blanquejes risoulet.*

(Nerto.)

(Muette, plantée comme un terme,
Elle écoute la germination.
Et les petits colimaçons blancs,
Voulant chercher un peu de frais,
Se collent dans son vêtement
Embaumé par la menthe;

Et autour d'elle l'ombre tourne,
Et les saisons suivent leur cours,
Et tout change et tout se transforme:
La nonne reste noire et muette.
Mais à certaines dates, dit-on,
Sitôt que le soleil ardent
Monte à son apogée, elle chante:
L'oreille appliquée à la pierre,
Si tu peux percevoir le chant,
Vers midi, paraît-il, elle dit:
— La Salutation angélique.

La petite église romane
De Saint-Gabriel...
Entre les touffes d'oliviers,
A sa façade, saint Gabriel,
Sous une arcade creuse,
Y salue la Sainte Vierge
En disant: — Ave Maria!
Et le serpent enroulé
Autour de l'Arbre de la Science,
Y tente le cœur innocent
D'Adam et d'Eve... Puis plus rien...
L'homme laboure, indifférent.
Celui qui salua la Vierge
N'a plus un cierge à son autel.
Mais les plantes du bon Dieu,
Dans le préau de son parvis,
Aux trous des murs massifs,
Entre les pierres de son toit de dalles,
Ont pris racine et fleurissent:
Encens agreste que la chaleur du jour
Epanche seul au sanctuaire.
Mais du bon Dieu tout le menu bétail:
Les coccinelles de Saint-Jean,
Les papillons à l'essor saccadé...

Dans le portail et dans le chœur
Que le soleil embrume d'or...

De ton église veuve et pauvre
Qui n'a pour orgue que le vent...

Passant aujourd'hui devant le porche,
Je t'offre
Ce poème nouveau
Où ta blancheur apparaît souriante.)

(Nerto.)

Nous venons de voir l'image de Nerte pétrifiée dans la colline: *Mudo, plantado coume un terme* (Muette, plantée comme un terme), mais qui vibre sous le soleil comme la statue de Memnon; elle chante alors la salutation angélique. Cette nonne de pierre, perdue dans les Alpilles, nous attire davantage que les regrettables effigies de Mireille, rédemption terrestre plus convaincante que la béatitude céleste.

Si j'avais à choisir entre les lieux saints de Mistral, ce n'est pas vers l'église noire des Saintes-Maries-de-la-Mer que j'irais, mais vers la chapelle doucement dorée de Saint-Gabriel. Aussi bien, Mistral lui-même, dans son salut à Lamartine (l'un des poèmes *dis Isclo d'Or* légers d'aisance

délicate), apporte son *ex-voto*, non pas dans l'église des Saintes-Maries, dont les parois sont surchargées de naïfs témoignages, mais:

*... coume un pilot que d'uno glèiso bloundo
Escalo lou coulet...*

(Tel qu'un pilote qui gravit la colline d'une église blonde.)

C'est déjà, aussi, l'offrande à Saint-Gabriel; à cette chapelle que Mistral, de sa proche Maillane, avait l'occasion plus fréquente de revoir que la basilique de Camargue. Il y a déjà dans ce don de *Mirèio* à Lamartine une première intuition de *Nerto*.

La divination même du génie émane d'une unité mystérieuse.

Lou Pouèmo dóu Rose commence dans une simplicité familière, comme *Calendau*, pour devenir, après les premiers vers où règnent déjà les barques, et dès la troisième laisse, une marche funèbre encore triomphante dans les vestiges mêmes:

*O tèms di vièi, tèms gai, tèms de simplesso,
Qu'èro lou Rose un revoulun de vido
Ounte venian enfant, sus l'aigo longo
Vèire passa, fièr, li man à l'empento,
Li Coundriéulen! Lou Rose, gràci à-n-éli,*

*Ero un grand brusc plen de vounvoun e d'obro.
Tout acò vuei es mort e mut e vaste
E las! d'aquéu varai tout ço que rèsto
Es lou traçan e la rousigaduro
Que la maio a cava contro li pèiro.
Un fretadis, acò 's tout ço que soubro
D'un barcarés qu'avié pèr crid: Empèri!
Mai lou trafé di càrri de vitòri
Sus li camin roumiéu noun laisso en visto
Mai de rambuei ni mai d'escavaduro.*

(O temps des vieux, temps gai, temps de simplese,
Où sur le Rhône tourbillonnait la vie,
Où nous venions, enfants, voir sur l'eau longue,
Voir passer fiers, les mains au gouvernail,
Les Condriillots! Le Rhône, grâce à eux,
Fut une ruche énorme, pleine de bruit et d'œuvre.
Tout cela aujourd'hui est mort, muet et vaste,
Et de ce mouvement, hélas! tout ce qui reste,
C'est la trace rongée, c'est le sillon
Que le câble a creusé contre les pierres.
Oui, un frottis, c'est tout ce qui subsiste
D'une navigation qui eut pour cri: — Empire!
Mais des chars de triomphe
Le passage ne laisse point visibles sur les voies romaines
Plus de vestiges ni plus d'excavation.)

Déjà, le Prince d'Orange saute sur la barque maîtresse:

*S'es mes en tèsto d'atrouva pèr orto
L'espelimen de la Naiado antico
E la flour d'aigo expandido sus l'oundo
Ounte la ninfo es amagado e nuso,*

*La ninfo bello e puro e lindo e vaigo
Que l'esperit counçeu e que desiro,
Que lou pincèu retrais, que lou pouèto
Dins si visioun eternamen evoco,
La ninfo atrivarello e voluptouso
Qu'à l'entour dóu nadaire, au briéu de l'aigo
Bandis, floutanto sa cabeladuro
E se counfound e found emé la riso.
E de canau en canau, pèr la Sono,
Es descendu de soun país de Flandro,
Coume davalon dóu neblun li ciéune,
I clar dóu Vacarés, quand vèn l'autouno.*

(Il s'est mis dans la tête de trouver en voyage
L'éclosion de la Naïade antique
Et la fleur d'eau épanouie sur l'onde
Où la nymphe se cache nue,
La Nympe belle et pure et claire et vague
Que l'esprit conçoit et désire,
Que le pinceau retrace, que le poète
Dans ses visions éternellement évoque,
La Nympe séductrice, voluptueuse,
Qui, autour du nageur, au cours de l'eau,
Laisse flotter sa chevelure
Et se confond et fond avec le flot.
Et de canal en canal, par la Saône,
Il descend de son pays de Flandre,
Comme descendent du nord brumeux les cygnes
Aux clairs du Vaccarès, quand vient l'automne.)

*Mai Diano es morto e fugidisso à rèire
Dins lou mouvènt tablèu de ço que passo
Autour di nau que van coume d'auqueto;
E vuei, acò 's l'Angloro, la pichouno
Que bòulo à pèd descaus l'areno molo,
L'Angloro nouveleto, acò 's la vido,
Lou regardo veni, la farfantello,
D'aquéli que s'envan au fiéu de l'oundo!*

(Mais Diane est morte, en arrière elle fait
Dans le mouvant tableau de ce qui passe
Autour des nefes qui vont comme des aleyons;
Et aujourd'hui, l'Anglore, la petite
Dont les pieds nus foulent l'arène molle,
L'Anglore en son nouveau, elle est la vie,
L'avenir en vedette, l'illusion
De ceux qui s'en vont au fil de l'onde!)

Naissance du poème: une Camargue imaginée, une chapelle et une forme de pierre dans les Alpilles; quelques échappées de jeunesse autour du mont Ventoux, l'écoulement du Rhône d'Avignon vers Arles et vers la mer: les sites attendent les héros, et la poésie les y amène.

*Oh! bressas-me dins ma beatitudo!
E plus de pensamen, qu'es la sagesso
De se leissa pourta sus l'aigo folo*

*A la gràci de Diéu, coume lou ciéune
En rejournènt la tèsto souto l'alo.*

(Oh! bercez-moi dans ma béatitude!
Et plus de lourds pensers, car la sagesse,
C'est se laisser emporter sur l'eau folle
A la grâce de Dieu, comme le cygne,
En repliant la tête sous son aile.)

*Guihèn la flour ié douno,
E tóuti dous, liga pèr lou mistèri,
An tresana. Car lis amour van vite,
Uno fes dins la nau que lis emporto,
Predestina, sus lou flot.*

(Guilhem lui donne la fleur,
Et tous les deux, liés par le mystère,
Ont tressailli. Car les amours vont vite,
Une fois dans la nef qui les emporte,
Prédestinées, sur le flot.)

*— Aflato un pau toun cor plen d'armouniò
Contro lou miéu, pèr que l'entènde batre!
Regardes pas dins l'aigo qu'es trop founso,
Regardes pas la terro qu'es trop liuencho,
Regardes pas lou cèu, qu'èu es trop vaste,
Regardo dins moun amo ounte souleies!*

(— Approche un peu ton cœur plein d'harmonie
Contre le mien, que je l'entende battre!
Ne regarde pas dans l'eau qui est trop profonde,
Ne regarde pas la terre qui est trop loin,
Ne regarde pas le ciel qui est trop vaste,
Regarde dans mon âme où tu soleilles!)

*... — Emé d'iue torge
Passèron li fourçat, tau que li trèvo
De la barco à Caroun. Ansin lou mounde,
Ansin lou tressimàci de la vido,
Lou bèn, lou mau, lou chalun, la magagno,
Van en courrènt, van chauchiero-e-boutiero,
Entre lou jour e la niue, sus la lono
Dóu tempourau que se debano e fuso.*

(... — L'œil torve,
Passèrent les forçats, tels que les spectres
De la Barque à Charon. Ainsi le monde,
Ainsi l'agitation, le train de la vie,
Le bien, le mal, le plaisir, la douleur,
S'en vont courant, s'en vont confusément,
Entre le jour et la nuit, sur le fleuve
Du temps houleux qui se déroule et fuit.)

*... — Adiéu la bello vido!
A creba, vuei, pèr tóuti, lou grand Rose.
Em'acò, de l'espalo à la centuro*

*S'estènt envertouia li tourtouiero
E li restant d'arnés que ié soubravon,
D'à pèd sus lou dougan touto la chourmo
Remountè vers Coundriéu, sènsò mai dire.*

(Adieu la belle vie!
Il a crevé pour tous, aujourd'hui, le grand Rhône!
Et alors, de l'épaule autour de la ceinture,
Ayant enroulé sur leurs corps les câbles
Et les restants d'agrès qu'ils avaient recueillis,
A pied toute la troupe, en suivant le rivage,
Remonta vers Condrieu, sans autre plainte.)

(Lou Pouèmo dóu Rose.)

Cette dernière laisse du *Pouèmo dóu Rose* ne rappelle-t-elle point la dernière laisse du *Paradis Perdu*, de Milton, où, devant les marques terribles de la colère divine, toute la tendresse humaine semble accompagner Adam et Ève dans leur bannissement:

*Some natural tears they dropt, but wiped them soon.
The world was all before them, where to choose
Their place of rest, and Providence their guide.
They hand in hand, with wand' ring steps and slow,
Through Eden took their solitary way.*

(D'inévitables pleurs furent vite essayés.
Le monde entier était devant eux, où choisir
Le lieu de leur repos; Dieu même était leur guide.
Les mains unies, de leurs pas lents et incertains,
Ils prirent, par l'Eden, leur voie solitaire.)

Les vers de Milton peuvent paraître plus beaux que ceux de Mistral, mais à cause seulement de la différence des sujets. Le mouvement est le même, transposition inattendue, après plus de deux siècles d'intervalle et par la seule rencontre de deux évocateurs de génie.

Tout poète est un nouvel Adam.

Il faut donc saisir par l'ouïe ces notations rapides, hors de toute rhétorique, dans la simplicité même d'un Adam dont l'Eden est déjà millénaire, mais qui doit encore en nommer les êtres et les choses, d'un patriarche, sorti au soir, pour prier aux étoiles, celles qui sont si limpides sur les Alpilles.

L'exposition des deux pères, dans *Mirèio*, combien est-elle soudain tirée hors de la convention, non pas tant par l'étonnante chanson du Bailli de Suffren, que chante Maître Ambroise, que par la nostalgique *finale* de cette chanson même. La chanson est une sorte de *terza-rima* en hendécasyllabes, rythmés 5-5; mais ce rythme, d'abord dur, combien, sans rien changer à sa structure prosodique, Mistral sait l'alanguir en mineur! Cela commence par un grand éclat:

Lou Baile Sufren que sus mar coumando...

(Le Bailli Sufren qui sur mer commande...)

Mais cela finit par une plainte presque tue:

*O noste amirau, ta paraulo es franco,
I'avèn respoundu, lou rèi t'ausira...*

Mai, pàuri marin, dequé nous fara?

*Avèn tout quita, l'oustau, la calanco,
Pèr courre à sa guerro e pèr l'apara,
E veses pamens que lou pan nous manco!*

*Es un Martegau qu'à la vesprenado
A fa la cansoun, en calant si tis...
Lou Baile Sufren partè pèr Paris;*

*E dien que li gros d'aquelo encountrado
Fuguèron jaloux de sa renoumado,
E si vièi marin jamai l'an plus vist!*

(O notre amiral, ta parole est franche,
Lui avons-nous répondu, le roi t'entendra...
Mais, pauvres marins, que nous servira-t-il?)

Nous avons tout quitté, la maison, l'anse du rivage,
Pour courir à sa guerre et pour le défendre,
Et tu vois pourtant que le pain nous manque!

C'est un Martégal qui, à la vèprée,
A fait la chanson, en tendant ses tramails...
Le Bailli Suffren partit pour Paris;

Et, dit-on, les grands de cette contrée
Furent jaloux de sa gloire,
Et ses vieux marins ne l'ont plus jamais vu!)

Cela me rappelle, indiciblement, une musique de troubadour, qui veut être, je crois, un chant de route pour les Croisades, mais qui ne réussit, heureusement, qu'à être une nostalgie de Palestine. Le chant III de *Mirèio, La Descoucoumado* (Le Dépouillement des Cocons), nous ennuerait bien s'il n'était hanté par cette chanson de Magali, qui prouverait, si cela était nécessaire, que les chansons populaires, ont été l'œuvre de poètes inconnus, restés anonymes. Ici, le poète n'était pas anonyme, mais il était encore inconnu; coup d'essai du jeune Maître, dans un genre que seul le génie peut affronter sans risques.

Les rimes sont faciles, la longue patience du génie (qui n'est peut-être que le lent travail inconscient de l'inspiration dans la nuit, montant soudain à la lumière) ce travail n'apparaît point. L'huile, comme celle de la vallée des Baux, ne se sent point. Mais quel art à la fois familier et subtil, cette succession de terminaisons en *rai* et en *as*, cette semblance de nonchalance, qui conviennent si bien au vieux thème des métamorphoses, comme ce biais de chanson populaire!

La répétition à chaque couplet de *Se tu te fas* (Si tu te fais), la séquence des futurs, cette longue fuite de l'amour et ses remous qui, lorsqu'ils deviendraient fastidieux et lugubres, se résolvent en bonheur. Et il faudrait aussi analyser longuement les variations du rythme dans la fixité de la métrique, dans les allitérations et les assonances, la prosodie faite caressement. La seule chanson de Magali suffirait à prouver ce que nous disions plus haut de ces transitions d'un mouvement à l'autre, où Mistral excelle.

Ce n'est qu'un jeu d'abord, mais si grave déjà (comme tous les jeux qui participent de la beauté du monde), mais, à la fin, quelle prise de possession, qui fait pâlir les étoiles:

— *Se dóu couvènt passes li porto,
Tóuti li mounjo trouvaras*

*Qu'à moun entour saran pèr orto,
Car en susàri me veiras!*

— *O Magali, se tu te fas
La pauro morto,
Adounc la terro me farai,
Aqui t'aurai!*

(— Si du couvent tu passes les portes,
Tu trouveras toutes les nonnes
Autour de moi errantes,
Car en suaire tu me verras!

— O Magali, si tu te fais
La pauvre morte,
Adoncques je me ferai la terre,
Là je t'aurai!)

Et la résolution heureuse de la poursuite et du consentement.

C'est bien autre chose que ce que pourrait craindre le lecteur d'aujourd'hui (à cause de l'abus que le folklore a fait du tambourin); c'est bien autre chose qu'uno *aubado de tambourin e de vióloun*; c'est la destinée plus vraie, parce que moins inhumaine. La poésie, il faut le redire, est une sémantique. N'est-elle pas aussi une divination, la révélation secrète de ce qui pourrait être? *Mens divinior*. Il faut rendre ici à *divinior* sa double signification.

La scène la plus terrible d'*Athalie* est celle où Racine fait prophétiser par Joad la future perversion du tendre Eliacin, qui le doit faire égorger. C'est ce qui sera. Dans la chanson de Magali, Mistral nous montre ce qui pourrait advenir des amours de Mireille et de Vincent, si Vincent...

Magali, enjouée, est une préfiguration d'Estérelle farouche. La fuite de Magali n'est qu'un jeu de Galatée, même au-delà du couvent et de la mort. La double fuite d'Estérelle, devant Séveran qui l'a leurrée et la menace, et devant Calendal qui l'aime et la défend, est une fuite grave; mais Calendal veut et peut.

Nerte aussi se réfugie, malgré elle, au couvent et Rodrigue de Lune l'en délivre par un rapt. Le même rapt que Mistral a désiré pour la Comtesse du couvent symbolique. Le couvent, Saint-Trophime lui-même n'en veut point pour la jeune fille d'Arles, de même que le puritain Bunyan retarde l'entrée au Paradis de la maid Mercy, pour ne point priver la terre d'une grâce; le cloître de Psalmodi, d'où repart pour son errance Cercamon, qui avait cru y trouver la paix de l'âme. On signifierait volontiers aux psychanalystes, si l'on ne craignait qu'ils n'en abusent, le thème antithétique couvent-château.

Nous ne saurons jamais quelles sont les métamorphoses cachées de l'Anglore et du Prince d'Orange. Mais nous saurons, plus tard, plus d'un demi-siècle après Magali, et jusques à la consommation des siècles, les dernières métamorphoses de Mistral, au tombeau de Maillane.

La chanson de Magali hante non seulement *Tremount de Luno*, mais tous les poèmes de Mistral, jusques à faire pâlir ce que Dante, quelque sept siècles plus tôt, avait déjà nommé les autres étoiles.

— Avec mes grandes peines, dit Henri Heine, j'ai fait de petites chansons.

Mistral a placé ses *intermezzos* dans les grandes peines. Au chant X de *Mirèio*, celle-ci, presque morte déjà, exhale, en vain, sa prière vers les Saintes-Maries:

*E volon qu'amosse
Aquéu fiò nourri
Que vòu pas mouri!
E volon que trosse
L'amelié fouri!*

(Et l'on veut que j'éteigne
Ce feu nourri
Qui ne veut pas mourir!
Et l'on veut que je torde
L'amandier fleuri!)

*Emai fugue duro
L'ólivo, lou vènt
Que boufo is Avènt,
Pamens l'amaduro
Au poun que counvèn.*

*La nèspo, l'esperbo,
Tant aspro au culi
Que fan tressali,
I'a proun d'un pau d'erbo
Pèr li remouli!*

(Bien que dure soit
L'olive, le vent
Qui souffle à l'Avent,
Néanmoins la mûrit
Au point qui convient.

La nèfle, la corne,
Si acerbes, quand on les cueille,
Qu'elles font tressaillir,
C'est assez d'un peu d'herbe
Pour les ramollir!)

C'est ici le folklore qui nous plaît, le Vêda auquel nous voulons croire.

Dans *Calendau*, où l'amour triomphe (sans se soucier d'être chrétien), il y a pourtant, en épisode, une chanson naïve sur un thème populaire, auquel Mistral n'a sans doute donné que le coup de pouce du génie:

*Soun tres fiho, disien, soun tres de la Ciéutat
Que de-matin èron anado
Prega la Vierge courounado...
Mai sus l'autar l'an pas trovado...*

*E peralin, touto bagnado,
Veson la Vierge courounado
Que venié sus la mar...*

*O bello Vierge courounado,
Fasien li femo acantounado,
D'ounte venès, que sias bagnado?
— Vène dis àuti mar, ounte se prefoundié*

*Un bastimen que me pregavo...
Franc lou nauchié que renegavo,
Lis ai tóuti sauva... Renegavo moun Fiéu!*

(Trois filles, disaient-elles, de la Ciotat trois filles
Étaient allées de bon matin
Prier la Vierge couronnée...
Mais sur l'autel elles ne l'ont pas trouvée...

Et elles voient, toute mouillée, au loin,
Au loin la Vierge couronnée
Qui venait sur la mer...

O belle Vierge couronnée,
Faisaient les femmes, dans leur coin,
D'où venez-vous, ainsi mouillée?
— Je viens des hautes mers, où s'allait engloutir

Un navire invoquant mon aide...
Excepté le nocher qui reniait,
Je les ai sauvés tous.. Il reniait mon Fils!...)

Combien les Saintes Femmes peuvent être inhumaines, aussi bien pour la falote Mireille que pour le nocher blasphémateur!

Il y a aussi deux intermèdes de chansons dans *Lou Pouèmo dóu Rose*, mais là ils dérangent un peu la fluidité de l'œuvre. Je leur préfère, et de beaucoup, la ballade de Mélusine, dans la *Rèino Jano*:

*Ah! mau-parlant, poudès me dire
Qu'es mita femo, mita serp:
A soun dardai, en plen desert,
Basto qu'un jour elo m'atire!*

(Ah! médisants, venez me dire
Qu'elle est moitié couleuvre, moitié femme:
A son rayonnement, en plein désert,
Puisse-t-elle un jour m'attirer!)

et la chanson du page Dragounet:

*Au camin dis amourous
Un ié perd, l'autre ié gagno.
Que regrèt!
Jamai digues toun secrèt.*

*Iéu, lou cregne bèn que trop,
Ié perdrai ma migo Magno.
Que regrèt!
Jamai digues toun secrèt.*

*N'ai proun vist, proun entendu,
Pèr douta la malamagno.
Que regrèt!
Jamai digues toun secrèt.*

*I'a 'n gros nivo que parèis
Au bèu bout de la mountagno.
Que regrèt!
Jamai digues toun secrèt.*

(Au chemin des amoureux,
L'un y perd et l'autre y gagne.
Quel regret!
Ne dis jamais ton secret.

Moi, je ne le crains que trop,
J'y perdrai ma grande amie
Quel regret!
Ne dis jamais ton secret.

J'ai assez vu, entendu,
Pour redouter un malheur.
Quel regret!
Ne dis jamais ton secret.

Un lourd nuage paraît
Au sommet de la montagne.
Quel regret!
Ne dis jamais ton secret.)

Au chemin des amoureux... ne dis jamais ton secret. C'est le conseil, fort sage, du page Dragounet-Chérubin. Mais le poète?

Encore une fois, voici Hugo, puisqu'on le trouve partout où l'on arrive:

Parmi ces hommes fous et vainement sonores,
Grave, triste, rempli de l'avenir lointain,
Tu caches ou tu dis les choses du destin;
Car le ciel rayonnant te fit naître, ô poète,
De l'Apollon chanteur et de l'Isis muette.

Mistral, qui a peu écrit, a su lire dans le livre du destin.

Et il a su tantôt montrer, tantôt cacher, dans ses grands poèmes comme dans ses Galatées fugitives. Les chansons jetées au milieu des grands poèmes sont peut-être plus belles que celles des *Isclò d'Or* et des *Oulivado*. Et pourtant...

Mais comment oublier, après l'avoir lue une fois, la première laisse de *Roumanin* (*Lis Isclò d'Or*):

*Intrère dins lou Gres, e mountère à la colo.
Di rari bouscatié s'entendí la piccolo
Brusi contro li clapo, en esfatant li clot
Que jito au secadou lou terraire mau-clot.
Pensave, e davans iéu subitamen dreissado,
Veguère soumbreja lis Aupiho estrassado.
La roco toumbarello escapavo à l'artèu;
Escalère, escalère, e fuguère au castèu,
Ilustre e desoula de Roumanin. O glòri,
O fèsto d'autre-tèms! O fougau de belòri,
Court d'amour assetado à l'uba di calanc!
Tout es mut, tout es mort, e sèmpe dins lou plan
Uno pèiro de mai cabusso; l'èurre antique,
Fidèu e pietadous coume un vièi doumestique,
Aparo tant que pòu, aparò tout soulet,
Contro l'ome e lou vènt l'esplendour dóu coulet.
L'auturous tourrihoun, dins la champino esterlo,
De tèsto a barrula plus bas que la pousterlo;
La machicouladuro emé li merlet rous*

*Caladon, i'a proun tèms, lou vabre secarous;
Mai lou bouis sèmpre verd, mai l'erbo sèmpre jouino,
E l'éuse e lou genèbre, an pouja dins li rouino;
E la roso, pecaire, e lou dous roumanin
Embaumon coume antan lou claus de Roumanin.
Li trouvère expandi que tóuti, plan-planeto,
Entre éli redisien lou noum d'Estefaneto,
Car despièi cinq cènts an, prouvesi de sentour,
De la bello Faneto espèron lou retour...
Mai Faneto a passa coume la primavèro,
E dóu làngui la roso es devengudo fèro.*

(J'entrai dans les graviers et je montai vers la colline.
Des rares bûcherons, on entendait la pioche
Bruire contre les pierres, en arrachant les touffes
Que jette dans le sec le terroir inégal.
Je pensais, et devant moi je vis subitement,
Se dresser le profil sombre des Alpilles déchirées.
La rocaïlle roulante échappait à l'orteil;
Je gravis, je gravis, et je fus au castel,
Illustre et désolé, de Romanin. O gloire,
O fêtes d'autrefois! O foyer de beauté,
Cour d'amour assise au nord des précipices!
Tout se tait, tout est mort, et toujours dans la plaine
Tombe encore une pierre... Le lierre antique,
Fidèle et pitoyable comme un vieux serviteur,
Défend autant qu'il peut, défend tout seul
Contre l'homme et le vent la splendeur du coteau.
L'altier donjon, dans la lande stérile,
A roulé, tête en bas, plus bas que la poterne;
Et les mâchicoulis avec les créneaux blonds
Pavent depuis longtemps le ravin desséché;
Mais le buis toujours vert, mais l'herbe toujours jeune,
Et l'yeuse et le genièvre ont monté dans les ruines;
Et la pauvre rose! et le doux romarin
Embaument, comme jadis, le clos de Romanin.

Je les trouvai épanouis qui, à voix basse, tous,
Redisaient entre eux le nom de Stéphanette,
Car depuis cinq cents ans, pourvus de leurs arômes,
Ils attendent le retour de la belle Phanette...
Mais Phanette a passé comme le printemps;
La rose nostalgique est devenue sauvage.)

Ce crépuscule de troubadours, dont l'ombre se prolonge jusqu'au *Tremount de Luno* (Coucher de Lunes), cette ballade mistralienne des Dames du Temps jadis, autre échange de signaux d'un poète à l'autre, à travers quatre siècles, et deux langues, toutes deux à leur commencement:

*Quand iéu m'ensouvène
De Madamo Lauro,
Me sèmblo que vène
Amourous de l'auro.*

(Quand je me souviens
De Madame Laure,
Je crois devenir
Amoureux du vent.)

N'est-ce pas cela, rien que cela, qui est tout: Un souffle et une ombre.
Mais toujours, pourtant, les pieds sur la terre, ou, si vous voulez, cette branche des oiseaux que le poète a pu atteindre, et d'où, sachant qu'il a des ailes, il peut s'élancer plus haut encore.
La dernière strophe de *La Coumunioun di Sant* marque le raccourci étonnant de la terre au ciel:

*Mai l'endeman de bon matin
La bello fiho s'es levado...
E parlo en tóuti d'un festin
Ounte pèr soungé s'es trovado:
Dis que lis ange èron dins l'èr,
Qu'is Aliscamp taulo èro messo,
Que sant Trefume èro lou clerc
E que lou Crist disié la messo.*

(Le lendemain de bon matin
La belle fille s'est levée...
Et elle parle à tous d'un festin
Où elle s'est trouvée en songe:
Elle dit que les anges étaient dans l'air,
Qu'aux Alyscamps table était mise,
Que saint Trophime était le clerc
Et que le Christ disait la messe.)

L'antithèse est plus marquée encore dans la pièce *Brèu de Sagesso* (Bref de Sagesse), *Lis Oulivado*, laquelle commence et se poursuit bien prosaïquement, mais s'achève soudain ainsi:

*Pèr tu se pièi la vido
Parèis trop anouïdo,
Esbrihaudo tis iue.
Is astre de la niue.*

*Dins lis astre i'a l'òrri,
De tóuti li belòri;
E tout ço qu'as rava,
Aqui lou pos trouva.*

(Puis, pour toi, si la vie
Te paraît trop chétive,
Eblouis-toi les yeux
Aux astres de la nuit.

Le ciel est le grenier
De toutes choses belles;
Et tout ce que tu rêves,
Là tu peux le trouver.)

Mais Mistral, dans *La Trevanço* (La Hantise) (*Lis Oulivado*), semble s'être complu à montrer le lien infrangible entre la nostalgie du souvenir et la recherche de la fable:

*Aquelo fantaumeto
Que nous fai la chameto*

*Quand rodon nòsti pas
A travès di campas,*

*Dins lou tèms qu'erian jouine,
Vers l'abadié di mouine,
Eila sus Mount-Majour
La rescountrère un jour.*

*— Iéu siéu, dis, l'Oumbrinello
Di causo mourtinello
E d'aquéu vièi trelus
Que se n'en parlo plus.*

*— Oumbro, ié repliquère,
Es tu que veniéu querre,
Car de rèn siéu jalous,
Coume dóu fabulous.*

*E la vido vidanto
De-bado es abrandanto,
A respèt dóu fablèu,
N'es qu'un rèire-soulèu.*

(L'apparition légère
Qui nous hèle parfois,
Lorsque rôdent nos pas,
Parmi les champs incultes,

Au temps de ma jeunesse,
Vers l'abbaye des moines,
Sur Mont-Majour, là-bas,
Je la rencontraï un jour.

— Je suis l'Ombre, dit-elle,
Des choses moribondes
Et des splendeurs anciennes
Dont on ne parle plus.

- Ombre, lui répliquai-je,
C'est toi que je cherchais,
Car rien ne me passionne
Comme le fabuleux.

— Et notre vie réelle,
Si ardente qu'elle soit,
N'est à l'égard du mythe
Qu'un reflet de soleil.)

Dans le sonnet de circonstance: *A la fiho de Reattu (Lis Isclo d'Or)*, la commémoration devient insensiblement évocation, et jamais, dans aucun de ses longs ou brefs poèmes, où il évoque les cités provençales, Mistral n'a donné tant d'incantation avec l'aide d'harmonieuses allitérations, dans si peu de vers:

*... Toun Arle grand e mut,
Toun Arle, aquelo véuso Artemiso, que gardo*

*La glòri de si rèire enclaus dins l'atahut,
Que porto lis Arenò en courouno, e regardo
Sus lou Roso eilalin s'enana li lahut.*

(Ton grand Arles muet,
Ton Arles, cette veuve Artémise, qui garde
La gloire de ses pères enfermés dans la tombe,
Qui porte les Arènes en couronne, et regarde,
Sur le Rhône, au lointain, s'en aller les tartanes.)

Le modèle des tableaux les plus familiers est peut-être l'inoubliable *Founfòni de l'oustau*: La Chante-pleure du logis (*Lis Isclo d'or*) qui commence:

*Asseta sus li boufèt,
Lou cat miaulo: — Quouro dinon?
La grand dor sus soun caufèt,
Li chatouno eila badinon,
En charrant sus lou lindau...*

(Assis sur le soufflet,
Le chat miaule: — Quand dîne-t-on?
La mère-grand dort sur sa chaufferette,
Les fillettes là-bas folâtrent
En babillant sur le seuil...)

et finit:

*L'aigo plouro dins l'eiguié
En disènt: — Tout fau que passe,
Fau que tout passe au reguié!
Un requiescant in pace
Pèr aquéli que soun mort!
Lou record,
Acò 's tout ço que reclamo
La pauro amo
D'un defunt
Que barrulo
E que brulo
Sènso flamo e sènso fum.
Acò 's l'amo de toun paire,
De ta maire,
O belèu de toun ami,
Que, quand siés entre-dourmi,
Vèn te faire sa vesito,
E, pecaire! dins soun plang,
Te demando, plan, bèn plan,
L'ouresoun que i'es necito.*

(L'eau pleure dans l'évier,
Disant: — Il faut que tout passe,
Que tout passe par l'égout!
Un requiescant in pace
Pour ceux qui sont morts!
Le souvenir,

C'est tout ce que réclame
La pauvre âme
D'un défunt
Qui erre
Et qui brûle
Sans flamme et sans fumée
C'est l'âme de ton père,
De ta mère
Ou peut-être de ton ami,
Qui, pendant que tu sommeilles,
Vient te faire sa visite,
Et, pauvrette! dans sa plainte,
Te demande bien doucement
L'oraison dont elle a besoin.)

Je sais un enfant pour qui cette *Founfòni de l'Oustau* fut la première rencontre avec Mistral; il l'avait découverte, par hasard, dans un *Armana provençau*, qui traînait dans une vieille armoire du mas; il ne savait rien de Mistral; mais on parlait provençal autour de lui et avec lui. Tout un tantôt d'août, tandis que les gens du mas écalaient les amandes, sous un grand mûrier de Chine, étendu auprès des toiles rudes où les amandes séchaient au soleil, il trouva à la fois l'expression la plus simple et la poésie la plus profonde.

C'est ainsi que se réalisa, pour et par cet enfant solitaire, le vœu du poète:

Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas.

La célèbre *Coupo*, trop souvent chantée par des foules, donne la clé d'or des grandes puissances mistraliennes:

*Vuejo-nous la pouèsio,
Pèr canta tout ço que viéu.*

(Verse-nous la poésie,
Pour chanter tout ce qui vit.)

Ce n'est pas si simple que cela. Il faut le génie inspiré.

Si bien souvent, surtout dans ses grandes fresques, Mistral est descriptif, chez lui l'*ut pictura poesis* n'est pas l'invasion de la poésie par la peinture, n'est pas un essai de cette synthèse que tentent encore quelques poètes, mais une transfiguration de la description par la poésie et par des traits soudains de forme. Même ses notations les plus familières, des travaux et des jours, se résolvent en lumière, et démontrent combien l'expression écrite est supérieure à l'expression plastique, car la parole va où la main n'atteint point.

Nous avons déjà vu, dans une des finales de *Mirèio*, après les âcres invectives du chant VII, la vision purificatrice des feux de la Saint-Jean, pour le solstice des moissons:

*Sant-Jan! Sant-Jan! Sant-Jan cridavon...
Vers lou sant emplana dins lou blu calabrun.*

(Saint Jean! Saint Jean! Saint Jean! s'écriaient-ils...
Vers le saint qui planait dans le bleu crépuscule.)

Entre son premier essai des *Meissoun* et *Mirèio*, passe le grand saint, allant d'un poème à l'autre pour rassembler les gerbes. Le vieux moissonneur (*Lis Isclo d'Or*), blessé à mort par une faucille, crie aussi vers le saint:

*O Mounsegne sant Jan, sant Jan l'ami de Diéu,
Patroun di meissounié, paire de la pauriho...*

(O Monseigneur saint Jean, saint Jean l'ami de Dieu,
Patron des moissonneurs, père des pauvres gens...)

et par le raccourci étonnant que prennent les métaphores, voici revenir le saint, dans *Lou Lausié d'Arle*, de Joseph d'Arbaud:

*Regardo, emé soun grand voulame,
Veni sant Jan lou meissounié.*

(Regarde, avec sa grande faucille,
Venir saint Jean le moissonneur.)

Comment ne pas songer, devant cette suite, à la fin de la préface de Mistral pour le recueil d'un jeune poète:

Un de mai, coume cridon li meissounié à soulèu leva.

(Un de plus! comme crient les moissonneurs au lever du soleil.)

Il aurait pu mettre cette fin à sa préface du *Lausié d'Arle*, de Joseph d'Arbaud, en retrouvant dans ce recueil saint Jean; mais elle termine sa préface du *Pouèmo di Soulitudo* (Le Poème des Solitudes) de mon jeune maître Alexandre Peyron.

Aussi bien, ce sont là peut-être les deux dernières préfaces données par Mistral, en 1913; et c'est par le mot solitude que nous intitulerons les derniers chapitres de cette étude.

*O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.*
Vigny.

Solitude de l'animateur.

Vers la fin de sa longue vie, à la fois resserrée dans l'étroite platitude de Maillane, sous la limpide égide des Alpilles, et élargie jusqu'à l'amplitude utopique de l'Empire du Soleil, à la vedette amère du *Parangoun*, Mistral, indiscrètement interrogé, répondit que, malgré la réussite de cette vie, il ne voudrait pas la recommencer. Cette amertume implicite ne montre-t-elle pas combien Mistral a dû souffrir de sa double solitude: solitude d'animateur et solitude humaine.

On se souvient ici de Hugo, rassasié de gloire et d'amours:

O Seigneur, ouvrez-moi les portes de la nuit,
Afin que je m'en aille et que je disparaisse.
... Une telle prière, après un tel malheur,
Ma vie ayant été dure et funèbre, en somme.

Mais s'il est difficile d'écrire l'histoire des faits, combien l'est-il plus encore d'écrire celle des âmes. Pierre Lasserre, à la fin de son *Frédéric Mistral*, fait en effet dire au poète:

— J'ai été heureux et, si je le pouvais, je ne voudrais pas recommencer la vie.

Et Pierre Lasserre commente:

— Parole de pessimisme? Non point. Il nous le fit comprendre. C'est, acheva-t-il, que je crois à l'au-delà.

Léon Teissier, pourtant très enclin à voir en Mistral un croyant, reprend la citation dans son *Mistral chrétien*, mais avec cette réserve:

— Il s'agit évidemment ici de l'au-delà chrétien, mais cette phrase, si elle fut vraiment prononcée, car les rapporteurs sont peu suspects, ne fut malheureusement pas écrite.

Enfin, Frédéric Mistral neveu, dans ses *Gloses sur Maillane et Mistral*, va plus loin que la prudence de Léon Teissier, et insiste sur celle de Mistral:

— Sa vie, pour rien au monde, il n'aurait voulu la recommencer, non à cause des tourments, des chagrins, que toute vie, même la sienne, si droite, si réussie, connaît, mais, au contraire, parce qu'il aurait craint de la vivre moins heureuse, moins rectiligne, moins glorieuse.

Devant le texte de Pierre Lasserre, on peut penser à quelque interpolation pieuse, bien intentionnée, comme nous en soupçonnons dans *L'Ecclésiaste* et dans *Job*.

Que Mistral ait cru ou non (et le savait-il bien lui-même?) à un au-delà parfait, ou qu'il ait craint, dans un recommencement terrestre, une vie moins parfaite, ou, pour mieux dire, une moins belle réussite, ne convient-il pas de regarder d'un peu plus près si, sans avoir été, comme dans le désespoir de Hugo, un tel malheur, sa vie n'a pas été sans quelque désenchantement amer?

Dès le quatorzième vers de *Mirèio*, il s'écrie (et non davantage que de se déclarer, quelques vers plus haut, humble écolier du grand Homère, ce n'est pas là une clause de style, mais c'est une aspiration profondément naïve, et, partant, sincère):

Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas.

(Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des mas.)

Mais, vingt ans plus tard, il y a déjà, dans *Lis Isclo d'Or*, l'aveu d'une désillusion:

*Mai li pageso
Coumprenon gaire i vers,
E li bourgeso
Coumprenon de travers...
Nòsti marqueso,
Nòstis emperairis,
Mau-grat gèu e tèms gris
Vuei rèston à Paris.*

(Mais les paysannes
Entendent peu au vers,
Et les bourgeoises
Comprennent de travers...
Nos marquises,
Nos impératrices,
Malgré gelées et temps gris,
De nos jours à Paris demeurent.)

Les paysans, les bourgeois, car on peut à coup sûr mettre au masculin ce qu'il a mis au féminin, dans un poème un peu troubadoursque, et généraliser, ne l'ont pas compris, ne l'ont sans doute pas lu.

Quant à l'aristocratie enfuie à Paris, son absence est une piètre excuse et le regret que Mistral exprime forme, avec le préambule de *Mirèio*, une antithèse énorme.

Sans l'opéra mirlitonesque, Mireille ne serait pas plus connue du grand public, moins encore des pâtres et gens de mas, que Faust et Marguerite ne le seraient en France sans le même Gounod.

Mais Goethe écrivait déjà au sommet d'une culture, dans une langue qui remontait au moins à Luther. Mistral était périlleusement en porte à faux, comme tous les créateurs qui sont au commencement des choses.

Lamartine l'avait deviné, par intuition géniale, mais l'avait lui-même maintenu en porte à faux entre le paysan et l'aède, et lui conseillait même de ne plus rien écrire après *Mirèio*:

— Quant à toi, ô poète de Maillane, inconnu il y a quelques jours aux autres et peut-être inconnu à toi-même, rentre humble et oublié dans la maison de ta mère; attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue comme tu faisais hier; bêche avec ta houe le pied de tes oliviers; rapporte pour tes vers à soie, à leur réveil, les brassées de feuilles de tes mûriers; lave tes moutons au printemps dans la Durance ou dans la Sorgue; jette là la plume et ne la reprends que l'hiver, à de rares intervalles de loisir, pendant que la Mireille que le ciel te destine sans doute étendra la nappe blanche et coupera les tranches du pain blond sur la table où tu as choqué ton verre avec Adolphe Dumas, ton voisin et ton précurseur. On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie; tu en as fait un: rends grâce au ciel et ne reste pas parmi nous; tu manquerais le chef-d'œuvre de ta vie, le bonheur dans la simplicité. VIVRE DE PEU!

Nous retrouvons ici la flore et la géographie fantaisistes de Lamartine. Les oliviers redeviennent, heureusement, mûriers; mais la Durance ni la Sorgue n'arrosent Maillane (pas davantage que la Seine n'arrose Ivry, malgré le jeune Hugo). Le vieux Lamartine n'avait pas même, comme le jeune Hugo, l'excuse de sortir du collège!

Sur la foi du *Quarantième Entretien*, Barbey d'Aurevilly, le Connétable, croyait trouver devant lui, sinon un garçon d'étable, mais, romantiquement, un pâtre, et lui reprochait avec véhémence de n'être qu'un poète.

Le niais Pontmartin, qui était, paraît-il, critique littéraire, s'écriait goujatement devant *Mirèio*:

— Quel dommage que cela soit écrit dans la langue de nos domestiques!

Nous avons déjà vu que Sainte-Beuve ignore Mistral. Il avait déjà donné au pauvre Jasmin!

Mistral n'avait que son génie. C'est bien peu! Il n'avait pas même, comme Dante pour créer la langue italienne, un milieu déjà préparé, celui de la cour sicilienne de Frédéric II de Souabe.

Pierre Dévoluy, dans *Mistral et la Rédemption d'une langue*, essaie une interprétation ingénieuse du terrible vers d'achoppement:

Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas.

(Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des mas!)

Nous ne le pensons pas. Ce vers ne doit pas être isolé, en effet, du contexte, et on peut en développer le sens intérieur, ésotérique.

Ce *car* est significatif.

— Je veux, dit le poète, que Mireille soit haussée à la gloire (laquelle gloire, il le sait bien, ne se fait, ni ne se consacre dans les mas et les bergeries, mais à Paris); et qu'elle y soit haussée par la caresse et la vertu de notre langue méprisée; *car* c'est pour vous, pâtres et gens des mas (chez qui se réfugia cette langue), que nous voulons lui conquérir cette gloire, en chantant, afin de vous la

dédier, afin que vous soyez fiers désormais de parler une langue non plus méprisée, mais glorieuse...

Mais tout cela se tient.

Mistral lui-même, s'il a éprouvé sur la compréhension populaire une cruelle désillusion, n'a jamais, ou presque jamais, douté du peuple; les idées de 1848, qu'il tenait de Lamartine, ne l'ont jamais tout à fait abandonné, sans doute parce que, pour lui, au-dessus même de Lamartine, elles se situaient dans cette région platonicienne des idées, où toutes les grandes choses sont égales, et où il s'était retiré à la fin de sa vie,

Au miradou d'un castèu provençau.

Cette vedette, ce belvédère où il était déjà monté dans son plus jeune temps, celui des *Isclò d'Or*, en 1877, ce château de Tarascon d'où la vue est si belle et déjà universelle:

*Tout acò, troubaire, es tiéu; te lou doune en apanage...
Tout acò, troubaire, es tiéu
Autant coume dóu bon Diéu.*

*Car aquéu que saup legi dins lou libre que dardaio,
Car aquéu que saup legi
Subre tóuti dèu trachi.*

*E tout ço que soun iue tèn, sènso ges paga de taio,
O tout ço que soun iue tèn
A bèl èime i'apartèn.*

(Tout cela est à toi, trouvère; je te le donne en apanage...
Tout cela est à toi, trouvère,
Autant qu'à Dieu.)

Car celui qui sait lire dans le livre rayonnant,
Car celui qui sait lire
Doit croître au-dessus de tous.

Et tout ce que son œil tient, sans payer aucun impôt,
Oui, tout ce que son œil tient
Lui appartient sans mesure.)

Mais au château de Tarascon, il était monté comme un troubadour; à celui du *Parangoun*, et avant de descendre au tombeau, il est monté en mage.

Cela n'empêche point (cela explique peut-être) l'effrayant manque d'organisation du Félibrige, et que cette naissance de *Mirèio*, désormais éternelle, fasse encore trop souvent figure d'une succession, je ne dirai pas de morts, mais de maladies infantiles. Il lui a manqué, lui manquera-t-il toujours? un organisateur. Pierre Dévoluy même, l'apôtre paulinien venu de très loin à la Renaissance provençale, à travers le symbolisme, et qui se croyait positiviste, qui l'a été pour la doctrine mistralienne, n'a pas su l'être dans les faits. Charles Maurras aurait pu l'être, sans la fallacie monarchiste et sans le fanatisme partisan. Maurras était un organisateur capable de maintenir *L'Action Française*, ce néant politique. Qu'eût-il fait de la réalité provençale?

Mistral était bénisseur comme Hugo, comme Renan.

(Celui-ci s'en vantait comme d'une qualité amène, dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*.)

Mistral, créateur de chefs-d'œuvre, capable d'affirmer le Droit de Chef-d'œuvre, capable de dominer sur la hauteur et de mépriser la platitude, lui qui déclarait, en 1909, mauvaise année de dissensions félibréennes:

Au mai l'aigo s'espandis, au mai lou nivèu mermo (Plus l'eau s'étale, plus le niveau baisse), Mistral ne croyait pas devoir laisser sans encouragement le moindre gribouilleur dialectal, voire patoisant. Il s'est peint dans un de ses contes, recueillis dans *Memòri e Raconte: L'ome poupulàri*. M. Lassagne, l'homme populaire, fut toute sa vie le maire du village de Gigougnan, parce qu'il savait plaire à tous. Je ne crois pas que Mistral (pour qui la Provence n'était pas un village!) savait qu'il se peignait si bien. Mais lorsqu'en 1909 ses disciples les plus fervents (et les plus meurtris aussi, car, à vouloir plaire à tous, même aux médiocres, on arrive à blesser les meilleurs) l'eurent baptisé M. Lassagne, le surnom lui resta. De même, conte Flaubert, les soirs où Hugo était trop fatigué, rue d'Eylau, il se faisait remplacer par son concierge.

Mais ce n'est pas, pour lui, assez dédaigneux et goguenard, au fond, que Mistral voulait être populaire. Il voulait étendre la Renaissance provençale des Alpes aux Pyrénées, de la Loire à la mer, selon une célèbre formule félibréenne, et il était prêt, pour cela, à toutes les concessions, à toutes les condescendances. Il eût fallu, au contraire, renverser la formule et savoir attirer à la Provence les autres provinces méridionales. Mistral avait pourtant rêvé d'un Empire du Soleil, mais la gravitation planétaire n'est qu'une intransigeance solaire. Mais, du haut de son château provençal, Mistral, quelles que fussent ses désillusions, causées par ses erreurs, n'a jamais douté de l'avenir de la langue provençale. Pour la langue, maints poèmes, qui sont des vers dorés plutôt que de la poésie, en font foi dans *Lis Oulivado* même. Quant au peuple, *L'Espouscado* (dans *Lis Isclo d'Or*), ode bizarre où il accuse une fois de plus la centralisation et se plaint piètrement et absurdement que les bonnes gens ne puissent conter leurs peines ou acheter des câpres à la boutique de l'endroit, sans consulter Bescherelle ou Littré, *L'Espouscado* se termine par la grande strophe:

*O païsan (coume vous noumon),
Restarés mèstre dóu païs.*

*Envirouna de l'amplitudo
E dóu silènci di gara,
Tout en fasènt vosto batudo,
Au terradou sèmpre amarra,
Vesès, alin, coume un tempèri,
Passa lou triounfle dis empèri
E l'uiiau di revoulacioun:
Atetouni sus la patriò,
Veirés passa li barbariò
Emai li civilisacioun.*

O paysans (comme on vous nomme),
Vous resterez les maîtres du pays.

Environnés de l'ampleur
Et du silence des guérets,
Tout occupés à vos travaux,
Toujours attachés à la terre,
Vous voyez, au lointain, comme des accidents du temps,
Passer la pompe des empires
Et l'éclair des révolutions:
Pendus au sein de la patrie,
Vous verrez les barbaries passer,
Et passer les civilisations.

Mais dans une nation aussi irréelle que la Provence, une seule unité devait être recherchée: l'unité de la langue, et la seule continuité essentielle n'était-elle pas celle de la culture? Il aurait fallu que, par droit de chef-d'œuvre, la langue si bien définie par Mistral et restaurée par lui selon cette définition (avec, accessoire non négligeable, une graphie à la fois sobre et claire, choisie par Mistral avec un goût très sûr, et qui, tout en rejetant quelques formes trop archaïques, conserve une armature étymologique et dérivative suffisante sans excès), il aurait fallu que cette langue fût adoptée par tous ceux qui, de la Loire à la mer, des Alpes aux Pyrénées, choisissaient de ne pas écrire en français, et qui auraient alors disposé d'un moyen d'expression couvrant à peu près la moitié de la France.

Solitude de l'animateur.

Est-ce un mauvais sort des génies de se méconnaître entre eux, de faire le vide autour d'eux, et de vivre dans un entourage de médiocres?

Hugo ne confie qu'aux tables tournantes de Jersey, par le truchement de la Critique et du Lion d'Androclès, qu'il y a des imbéciles et des ânes autour de lui.

Le mot de Chateaubriand sur l'enfant sublime est peut-être apocryphe. Il a pour pendant le mot de Hugo sur Arthur Rimbaud: Shakespeare enfant.

Mais à fleur et mesure (comme on dit en provençal) que Hugo croissait, Chateaubriand l'ignorait, comme il ignorait Vigny; et n'appelait-il pas Lamartine ce grand dadais?

Gœthe et Hugo, l'un à son apogée, l'autre à son commencement, se sont méconnus; plus tard, Hugo méprise Gœthe. Il se brouille avec Vigny (ou vice versa); il fait pis qu'oublier Musset, il lui garde quelque rancune pour quelque gaminerie.

En 1872, Musset et Vigny étant morts, Hugo devait avoir pardonné au premier, mais pas au second; dans son poème pour Théophile Gautier, il nomme Lamartine et Musset; on attend Vigny, on trouve Dumas!

Il est pourtant étrange que Hugo et Lamartine n'aient jamais été réellement ennemis.

Des Entretiens de Lamartine, deux seuls échappent à l'oubli: *Le Quarantième* sur Mistral, et celui sur *Les Misérables*; dans ce dernier, Lamartine, besogneux, ulcéré, paraît méchant; peut-être est-il seulement absurdement distrait. Lui qui, de sa belle main, corrigeait son exemplaire de *Mirèio* et transformait les magnanarelles en cueilleuses d'olives, avait-il bien lu *Les Misérables*? Hugo se borna à noter sur l'un de ses carnets: *Essai de morsure par un cygne*; ce fut sa seule vengeance, et combien digne de l'un et de l'autre. Il faut croire en la grâce, et que c'est à la même grâce que nous devons la fidélité réciproque de Lamartine et de Hugo, et la révélation de Mistral par Lamartine.

Il est sombre de songer que Mistral et Hugo, celui-ci, tout un siècle, et celui-là créateur d'une langue, au milieu du même siècle, se soient si peu tournés l'un vers l'autre. Mistral fut pourtant plus attentif à Hugo que Hugo ne le fut à Mistral. Je ne crois pas qu'il ait reçu un salut, même banalement bénisseur, de Hugo pour *Mirèio*: mais Paul Souchon cite ce que Mistral écrivait à Hugo après la lecture de *La Légende des Siècles*:

— C'est merveilleux, immense, cyclopéen; on est étonné, abasourdi, ravi de trouver là, et au milieu d'un siècle antipoétique, une puissance, une virginité d'idées, un éclat d'images, une envergure de génie qui eût émerveillé l'antiquité indienne.

Je suppose qu'il faut interpréter, de la part de Mistral révélé par Lamartine et écrivant à Hugo, siècle antipoétique par siècle hostile aux poètes, et non pas par siècle dépourvu de poètes! Mais le jugement est juste, essentiel, et montre un Mistral plus ouvert à Hugo que ce que l'on pouvait croire. Barthélemy Taladoire a fait un rapprochement inattendu, mais évident une fois découvert, entre Mistral, animateur de la Provence, et Moïse, libérateur du peuple hébreu. Mais Mistral, il faut toujours en revenir là, n'avait que la poésie. Comme Dante. Il n'était pas un conducteur de peuple, pas même un organisateur. Dante n'était, en deçà de la poésie, qu'un partisan exilé. Mistral était exilé dans son propre peuple. Beaucoup par sa faute, d'ailleurs par le désir de faire à tout prix des adeptes, alors qu'il eût suffi d'*initiés*. Les médiocres, ainsi recrutés, devinrent les détracteurs.

Moïse lui-même, qui conduisit son peuple hors d'Égypte, ne put atteindre la terre Promise, mais seulement la contempler du haut du mont Nébo.
Il a manqué à Mistral un Josué, s'il a eu un saint Paul.

Mais de telles solitudes, avec quelque exception qui ne les confirme pas mais les transcende, Mistral animateur n'y est pas seulement voué en tant que tel, et nous le verrons vivre et mourir dans une solitude encore plus pathétique.

Qu'il suffise ici de rappeler, pour la solitude de l'animateur, les deux appels de Mistral, celui, déjà désespéré, de *La Comtesse (Lis Isclo d'Or)*:

*Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulien segui!*

(Ah! si l'on savait m'entendre!
Ah! si l'on voulait me suivre!)

et celui, encore chargé d'espérance secrète, du chant jubilatoire du cinquantenaire du Félibrige, en 1904 (*Lis Oulivado*):

*Vous-àutri, li gènt jouine
Que sabès lou secrèt,
Fasès que noun s'arrouine
Lou mounumen escrèt.*

(Vous autres, les jeunes gens
Qui savez le secret,
Faites que point ne croule
Le monument mystique.)

- - - -

*La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours.*

Lamartine.

Solitude dans la vie.

Une étrange constatation nous saute au cœur, quand nous lisons Mistral. C'est que cet enfant de mère, qui a pris le soin, pour mieux évoquer son père, de le dédoubler, dans *Mirèio*, en Maître Ramon et en Maître Ambroise, et qui a ajouté au diptyque un volet complémentaire avec le portrait du père de Calendal, ait fait si peu de place à la mère dans son œuvre.

Peut-être Mistral, comme Hugo, à travers plus ou moins d'amours, n'a jamais vraiment aimé d'autre femme que sa mère.

Je vous baise, ô pieds froids de ma mère endormie.

Fantine, vouée à Cosette jusqu'à la prostitution, pour payer sa pension aux Thénardier.
Les mères sauvages (Fantine ne l'était-elle pas déjà, à sa façon?): Guanhumara, dans *Les Burgraves*;
Lucrece (anonyme et sauvage), dans *Lucrece Borgia*; la Flécharde, dans *Quatre-vingt-treize*.

La mère de Gilliatt, mystérieuse et doucement prévoyante, dans une intuition tragique:
— Pour ta femme, quand tu te marieras.

La mère de Dea, que tout épuise dans la neige interminable. Et les mères qui manquent à Blanche, dans *Le Roi s'amuse*, et à Marius, dans *Les Misérables*.

Mais ce n'est pas de Hugo que j'ai à parler ici; pourtant, on le trouve partout où l'on va, partout où l'on arrive; on le rencontre à chaque pas.

— Insensé, qui crois que je ne suis pas toi.
Les génies sont nos grands témoins.

Que saurions-nous de la mère de Mistral, sans *Li Memòri e Raconte*, si nous la cherchions dans l'œuvre poétique? Vincent, semblable à Marius, n'a pas connu la sienne; de même pour Estérelle et pour Nerte; la mère de Calendal ne paraît point, ni celle de l'Anglore; le Prince d'Orange semble sortir du fleuve, plutôt que d'une famille. Reste la mère de Mireille, elle se manifeste à peine, sinon d'une façon odieuse, au chant VIII, dans ses invectives de commère, lorsque Mireille avoue son amour pour Vincent.

Cela est tellement brutal et vulgaire que les librettistes de l'opéra ont préféré tuer cette mère, et font dire à Mireille:

Si ma pauvre mère était là,
Elle aurait pitié de mes larmes!

On fait certes de la mauvaise poésie avec de bons sentiments, mais ici on sent quelque révolte de la part des adaptateurs.

Enfin, lorsque Mireille agonise d'amour, d'insolation et de christianisme folklorique, la seule chose qu'essaie de lui dire sa mère pour lui rendre le goût et la force de vivre, c'est une puérité:

*Vole pas, vole pas que mores!
Emé iéu vole que demores!
E pièi, ma Mireiouno, e pièi, se 'n cop vas bèn,
Anaren vers ta tanto Aurano
Pourta 'n canestèu de mióugrano:
Di Baus n'èi pas bèn liuen Maiano,
E se pòu dins un jour faire lou vai-e-vèn.*

(Je ne veux pas, je ne veux pas que tu meures!
Avec moi je veux que tu restes!
Et puis, ô ma Mireille, et puis, si une fois tu vas bien,
Nous irons chez ta tante Aurane
Porter une corbeille de grenades:
Des Baux ce n'est pas bien loin Maillane,
Et l'on peut en un jour aller et revenir.)

Charles Mauron, qui, sans trop s'égarer encore dans le labyrinthe hasardeux de la psychanalyse, est hanté par la fuite des héroïnes de Mistral devant l'amour, ne paraît pas s'être préoccupé jusqu'ici de ce complexe étrange de Mistral: la fuite devant sa mère.

Mais allais-je oublier, après les pages des *Memòri*, où Mistral rappelle, avec quelque complaisance folklorique, le rôle de sa mère dans sa formation poétique, allais-je oublier l'inoubliable strophe des *Isclò d'Or*, le seul poème, et cela suffit à le rendre plus beau, où Mistral exalte sa mère:

*Oh! vers li plano de tousello
Leissas-me perdre pensatiéu,
Dins li grand blad plen de rousello,*

*Ounte drouloun iéu me perdiéu!
Quaucun me bousco
De tousco en tousco,
En recitant soun angelus:*

*E cantarello,
Li calandrello
Iéu vau seguènt dins lou trelus...
Ah! pauro maire,
Bèu cor amaire,
Cridant moun noum t'ausirai plus.*

(Oh! vers les plaines de froment
Laissez-moi me perdre pensif,
Dans les grands blés pleins de ponceaux
Où tout petit, je me perdais!
Quelqu'un me cherche
De touffe en touffe
En récitant son angelus;
Et, chantantes,
Les alouettes,
Moi, je les suis dans le soleil...
Ah! pauvre mère,
Beau cœur aimant,
Je ne t'entendrai plus, criant mon nom!)

Enfin, après les pages des *Memòri* consacrées à l'enfance de cet enfant de mère, Mistral, dont le père avait sans doute pressenti, à sa façon rude, le génie de son fils, et lui ménageait les loisirs d'écrire, Mistral, qui n'a pas eu le bonheur de faire lire *Mirèio* à ce père et de lui faire entendre le salut de Lamartine, nous parle une dernière fois de sa mère:

M'es de bon à counsigna eici quaucarèn de bèn curious coume cas de vesènço o pressentido meiralò. Aviéu douna à ma maire un eisemplàri de Mirèio, mai i'aviéu pas parla dóu sentimen de Lamartino que noun counaissiéu encaro.

A la fin de la journado, quand creseguère qu'elo n'avié pres counaissènço, ié demandère ço que n'en pensavo e me respoundeguè, mai que mai esmougudo: M'es arriba, en durbènt toun libre, uno causo estraourdinàri: un trelus de clarta, que semblavo uno estello, m'a sus lou cop esbalauvido, e m'a faugu remanda la leituro à plus tard.

(Je tiens à consigner ici un fait très singulier d'intuition maternelle. J'avais donné à ma mère un exemplaire de *Mirèio*, mais sans lui avoir parlé du jugement de Lamartine, que je ne connaissais pas encore. A la fin de la journée, quand je crus qu'elle avait pris connaissance de l'œuvre, je lui demandai ce qu'elle en pensait et elle me répondit, profondément émue: Il m'est arrivé, en ouvrant ton livre, une chose bien étrange: un éclat de lumière, pareil à une étoile, m'a éblouie, sur le coup, et j'ai dû renvoyer la lecture à plus tard.)

N'y a-t-il pas là une légende de plus, une de ces légendes dont Hugo a dit:

... Et sa légende égale son histoire.

Dernier hommage à cette mère deux fois perdue, qui, si elle fut l'une des premières inspiratrices du poète, n'était peut-être pas capable de le comprendre, d'où ce voile de lumière jeté splendidement sur elle.

On a conté quelques anecdotes sur les amours de Mistral, et pas toujours sous le manteau de Noé. La plus connue est peut-être celle rapportée par Albert Thibaudet, dans *Mistral ou la République du soleil*. (Le Bourguignon Thibaudet était peut-être, au fond, devant la Provence, aussi superficiel que le Languedocien Alphonse Daudet):

— Cette Arlésienne, il la trouva précisément au temps où il achevait *Mireille*. Pour elle, il écrivit un de ses plus beaux poèmes, *La Communion des Saints*, qui parut dans *L'Armana* de 1858, et qui, autant que dureront les apôtres de pierre de Saint-Trophime, entre lesquels elle descend en baissant les yeux, fera durer la jeune fille de chair dorée.

Il songea à l'épouser (et elle n'était ni la première ni la dernière!) Il ne s'agissait plus de la conduire au mas, qui était passé en d'autres mains, mais simplement dans la petite maison du Lézard, à un foyer devenu étroit, et pour la faire régner, avec l'auteur de l'épopée de demain, par le sourire, l'accueil et la beauté, sur un peuple de poètes, de félibres amis, de soldats d'une grande cause. A cette royauté-là, la beauté ne suffit pas! Mistral risquait-il le mois de bonheur et la vie de peine promis par la sagesse rustique à de tels mariages? On en jugera. Un jour qu'elle avait lu des vers de son *calignaire* dans *L'Armana*, la Vénus d'Arles lui dit:

— Monsieur Mistral, je pense bien que, quand nous serons mariés, vous ne ferez plus de couiounado comme ça.

L'anecdote a été ramenée par Mistral neveu a de plus sobres proportions:

— Malicieux en diable, Mistral était parfois d'un tel naturel, d'un tel art souverain en galéjade qu'il touchait à la grande comédie.

Un jour, monte à Graveson une paysanne qui salue Mistral:

— *E coume anas? e que fasès?*

(Et comment allez-vous? et que faites-vous?)

Le poète répondait par monosyllabes, prenant cet air absent, mi-naturel mi-feint, qu'il affectionnait.

Comme elle insistait, disant:

— *E l'Armana parèis toujours? i'escrivès toujours d'aquéli pichòti couiounado que fan tant rire?*

(Et l'Almanach paraît-il toujours? et y écrivez-vous toujours de ces... bêtises qui font tant rire?) lui, l'olympien, de répondre avec un naturel parfait et son œil gris railleur:

— *Que voulès, ma bravo femo, fau bèn faire quaucarèn pèr gagna sa vido.*

(Que voulez-vous, ma brave femme, il faut bien faire quelque chose pour gagner sa vie.)

Elle n'en est pas moins typique; elle donne une résonance rabelaisienne à la plainte discrète de Mistral sur les paysannes qui ne comprennent guère aux vers. Quoi qu'il en ait été, car il doit y avoir eu quelque chose, Mistral prit la fuite devant le mariage, une fuite très longue dans l'espace et dans le temps, puisqu'il laissa, vers 1858, la jeune paysanne d'Arles (ou de Fontvieille) pour se marier à Dijon, en 1876, avec une jeune bourgeoise qui comprenait peut-être de travers .

Un vieillard, pour parler d'un chemin et d'un laps de temps interminables, disait, en un raccourci surréaliste: De Pâques à Paris.

Un paysan de la garrigue de Congénies, envoyé à Orléans pour le service militaire, appelait le train: le grand dépayseur.

Mistral qui, pour se marier, ne dépassa point Dijon, ne se dépayseait guère. Il ne se déplaçait (il faut rendre à ce verbe sa pleine signification baudelairienne:

L'homme ivre d'une ombre qui passe

Porte toujours le châtiment

D'avoir voulu changer de place

Mistral ne se déplaçait qu'une fois par an, pour les fêtes de Sainte-Estelle, des Alpes aux Pyrénées, de la Loire à la mer. Un voyage à Barcelone, un voyage en Italie, le premier dans l'enthousiasme catalan et l'amertume secrète; le second, comme pour vérifier que l'Italie est moins belle que la Provence. Un voyage à Amphion, chez Anna de Noailles (il avait, disait-il, laissé sa femme pour

garder la maison). Les voyages du vendredi, à Avignon: ce bon catholique fuyait le menu maigre de Mme Mistral, pour faire gras au restaurant, comme un libre-penseur vulgaire. Et, dans les derniers lustres de sa vie, le voyage hebdomadaire d'Arles, pour les soins du Musée. C'est ce qu'il a rappelé lui-même dans le début familial de *Moun Toubèu*:

*Mai éu restavo dins Maiano
E lis ancian dóu terradou
L'an vist treva nòstis andano.*

(Mais lui restait à Maillane
Et les anciens du terroir
L'ont vu hanter nos chemins.)

Mais toujours quelque aventure de Sulamite, voire de Reine de Saba. Et, au fond de tout cela, la nostalgie obsédante du refrain de *Tremount de luno*.

(En anglais, refrain et fardeau s'expriment par le même mot: *burden; the burden of my song*: le poids de ma chanson):

*Mai, o Magali,
Douço Magali,
Gaio Magali,
Es tu que m'as fa trefouli.*

(Mais, ô Magali,
Douce Magali,
Magali allègre,
C'est toi qui m'as fait tressaillir.)

Qui était Magali, si jamais elle fut? La jeune fille de Fontvieille, la jeune fille qui descendait en baissant les yeux l'escalier de Saint-Trophime (était-ce la même?), tragédie de l'homme qui n'épouse point une femme parce qu'elle ne fut point muette.

Nouveauté d'un bonheur, ou regret ancien, ou archétype incorporel?

Dans son épithalame pour Théodore Aubanel, en 1861, poème de circonstance qui pourrait être de l'Aubanel médiocre, il y a un seul vers significatif:

Caressamen di cors e di pensado.

(Les caresses des corps et des pensées.)

Tels sont les songes de l'amour.

Cet épithalame, Aubanel, en 1876, le lui rend (je n'emploierai pas la laide expression: avec usure) avec, dans quelques vers, une beauté qui pourrait être dite mistralienne:

*Au-dessus dis aven
E de la niue que vèn,
Mountas dins lou trelus
D'ounte se torno plus!*

*Tout blanc, en maubre,
Ai vist de bas-relèu,
Souto lis aubre,
Caressa dóu soulèu.*

*L'Engèni e la Bèuta,
Sus un trone asseta,
Coume un couple d'amant
Se tènnon pèr la man.*

*E l'auro vènto;
Pòu faire de laid jour,
E la jouvènto,
Bello, sourris toujours;
L'eros eternamen
Gardo soun sarramen:
Ni sero ni matin
Finisson lou festin.*

(Au-dessus des abîmes
Et de la nuit qui vient,
Montez dans la splendeur
D'où l'on ne revient plus.

Tout blancs, marmoréens,
J'ai vu des bas-reliefs
Que sous les arbres
Caressait le soleil.
Le Génie et la Beauté,
Sur un trône assis,
Comme un couple d'amants
Se tiennent par la main.

Et le vent souffle;
Il peut faire des jours mauvais
La jeune fille,
Belle, toujours sourit;
Le héros éternellement
Garde son serment:
Ni soir ni matinée
Ne finissent le festin.)

Tels sont les songes de l'amitié, pour l'amour. De Pâques à Paris... De Pâques à l'Eternité.
Il y a aussi (même chez les médiocres, quand ils ne le sont pas assez pour ne pas admirer et pour ne pas aimer), les songes de l'amour pour le génie.
Il y a le sublime pêle-mêle des amis de jeunesse au chant VI de *Mirèio*.
Il y a *Lou Soulòmi* sur la mort de Lamartine (dans *Lis Isclo d'Or*), avec cet adieu:

... O Lamartine, o moun mèstre, o moun paire.

(O Lamartine, ô mon maître, ô mon père.)

qui fait écho au salut de Dante pour Virgile:

Tu duca, tu signore, e tu maestro.

(Tu es mon guide, tu es mon seigneur, tu es mon maître.)

Mais on sent entre Dante et Virgile une amitié qui est plus grande que l'admiration reconnaissante du disciple pour le Maître. Dante est capable de reléguer en enfer ses amis les plus chers, et par cela même de les y rédimer.

Mistral, trop souvent bénisseur, a peut-être aussi une pudeur sereine, voire une discrétion froide. Il n'a jamais dit *tout* ce qu'il doit à Roumanille et à Aubanel (qui l'aimaient, l'admiraient, et n'étaient pas des médiocres). De même, il a caché certaines sources de son inspiration, de Cervantès à Hugo. Un trouvère parle du lion qui desfaict sa trace en terre. Le génie prend tout, et le fait sien. *Quia nominor leo*. Prend-il tout? Il choisit. Peut-être choisit-il mieux dans les œuvres que dans les personnes. (Et encore, le goût de Mistral n'était pas très sûr... ni en culture ni en amitié.)

Mistral a peut-être récrit, sinon écrit lui-même les meilleurs poèmes du recueil d'Anselme Mathieu, et avait fait, avec lui, à Aix-en-Provence, des écoles qui n'étaient pas exclusivement juridiques. Mais lui qui interrompit son voyage en Italie et revint précipitamment en Provence lorsqu'il apprit la mort de Roumanille, n'alla point de Maillane à Châteauneuf de Gadagne, pour accompagner Anselme Mathieu au cimetière; il faisait trop mauvais temps ce jour-là.

Je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas aimé Alphonse Daudet, son vrai compagnon de jeunesse, plus que les autres.

Et qui sait? N'y aurait-il pas cette nostalgie que peut inspirer un destin à un autre destin?

Il s'est, avec raison, méfié de l'esprit partisan de Charles Maurras, mais n'a pas su en faire son grand capitaine.

A-t-il bien eu la divination de ce qu'allait apporter Joseph d'Arbaud à la poésie et à la prose provençales, de ce qu'il y apportait déjà avec le recueil: *Lou Lausié d'Arle* (Le Laurier d'Arles)? Dans sa préface un peu courte, un peu bénisseuse, à son habitude, pour ce livre, ce qu'il trouve de plus original, c'est de le comparer à l'armoire embaumée de sa mère.

Il a côtoyé Stéphane Mallarmé, lorsque Mallarmé vivait à Tournon et en Avignon, au bord du Rhône, ce fleuve qu'ils aimaient tous deux. Certains croient même que, sans le passage de Mallarmé dans la vie de Mistral, *Lou Pouèmo dóu Rose* eût été moins fluide, moins hermétique à la fois. Je ne sais. Lorsque Mallarmé mourut, Mistral le salua, dans un journal provençal, en l'appelant: *pouèto estraluna*. C'est à peu près intraduisible, mais la traduction la plus approchante serait: *au-delà de la lune*, et la plus péjorative: *lunatique*.

J'ai idée que, dans les relations de Mallarmé, d'Aubanel et de Mistral, il y eut beaucoup plus de bonne volonté que de compréhension.

Ainsi croissait la solitude.

Il y a enfin, dans l'un des derniers poèmes de Mistral, *Lou Mirage* (Le Mirage), écrit fatidiquement en 1907, sept ans avant sa mort, l'impénitence finale:

*E pèr esvapoura sa languisoun en germe,
Eu vai, un bèu tantost, sus lou moui, sus lou ferme,
Em'un libre à la man s'espaça dins lis erme
De l'immènse palun que n'a ni fin ni terme.*

*E que vèi? eilalin, sus li risènt d'un clar,
Tres ninfo blanquinello e que danson au flar
Dóu soulèu, inmoubile adamount souto l'arc
D'un cèu espetaclous e blèuge. Lou jouglar,*

*De vèire en plen miejour lusi tàlis estello,
Em' un signe de crous de-bado s'enmantello...*

(Et pour évaporer sa nostalgie en germe,
Vers le milieu du jour, par les terrains mouvants,
Il va, un livre à la main, se promener aux landes
De l'immense palus qui n'a ni fin ni terme.)

Et que voit-il? au loin, sur les rires d'un lac,
Trois blanches nymphes qui dansent aux rayons
Du soleil, immobile là-haut sous la voûte
D'un ciel éblouissant et vaste. Le jongleur,

Voyant en plein midi briller telles étoiles,
D'un signe de croix vainement s'enveloppe...)

Mirage du démon de midi, attardé jusqu'au crépuscule de la vie.
Tel vécut Mistral.

Sa solitude dans l'amour, laquelle n'était peut-être, comme chez Hugo, et comme le montrent certaines confidences, un peu complaisantes peut-être, des *Memòri*, qu'une incapacité intime d'aimer, n'a-t-elle été que l'ombre portée de sa plus haute solitude.

Dès 1868, plus de neuf ans après *Mirèio*, moins de deux ans après *Calendau*, il monte, lors de son voyage à Barcelone, en pèlerinage au Montserrat (on regrette de ne pas retrouver, dans l'édition classique des *Isclo d'Or*, ce cantique pour Notre-Dame de Montserrat):

O Vierge dóu Mount-Serrat... à la cimo de ma vido, à la fin de moun jouvènt, embouni d'aquel eslùci, que lou mounde pòu jita... siéu vengu dins ta capello m'agenouia sus li bard, e dins moun paure cor d'ome un segren s'es acampa, e 'no raisso de lagremo me gounflavo d'enterin. Car en fàci de ta glòri, e davans ta pureta, recounèisse que ma vido, noun es rèn que treboulun, e pecaire! que moun obro n'es que fum escassamen. Adounc, rèino catalano... dins l'espàci que me rèsto à passeja, meno-me coume la maire meno soun pichot enfant.

(O Vierge du Montserrat... à la cime de ma vie, à la fin de ma jeunesse, ennuyé de cet éclair que le monde peut jeter... je suis venu dans ta chapelle m'agenouiller sur les dalles, et dans mon pauvre cœur d'homme s'est amassée une crainte, et une averse de larmes me gonflait en même temps. Car en face de ta gloire, et devant ta pureté, je reconnais que ma vie n'est rien que trouble, et que mon œuvre, hélas! n'est qu'un peu de fumée. C'est pourquoi, reine catalane,... dans l'espace qu'il me reste à parcourir, conduis-moi comme la mère conduit son petit enfant.)

Nous retrouvons, deux mois plus tard, juin 1868, l'expression du même trouble dans un petit sonnet, conservé dans l'édition définitive des *Isclo d'Or*, lequel, par des temps plus clairs, et sans l'ombre grave du cantique, n'aurait guère été qu'un madrigal:

A-n-uno que m'escriguè:

*Belugo ennivoulido
Que sènso te moustra,
Entreluses, doutouso,
Eilamount dins lou cèu,*

*Vierginello poulido,
Que tant fas espera,
E t'escoundes, crentouso,
Coume un pichot aucèu,*

*Despièi lou batistèri,
Noun ai, paure, jusqu'aro
Viscu que de fremin...*

*La vido es un mistèri...
Estello, fai-te claro,
Car cerque moun camin.*

(A celle qui m'écrivit:

Etincelle ennuagée
Qui sans te montrer,
Entre-luis, incertaine,
Dans les hauteurs du ciel,

Charmante jeune vierge,
Qui tant fais espérer,
Et te caches, craintive,
Comme un petit oiseau,

Depuis le baptistère,
Jusqu'à présent, je n'ai, hélas!
Vécu que de frissons.

La vie est un mystère...
Étoile, brille, brille,
Car je cherche ma route.)

La gloire, alors, n'est-elle qu'un supplice obscur:

*Qu'es la vidasso
Que se radasso,
Tristo e leidasso,
Sènso l'amour?
E qu'es la glòri?
Es un pilòri
Palafica dins la brumour.*

(Qu'est-ce la dure vie
Qui se traîne,
Laidement triste,
Sans l'amour?
Et qu'est-ce que la gloire?
C'est un pilori
Planté parmi les brumes)

Les *Memòri* entrebâillent quelques portes (mais il y a de fausses portes, comme il y a de fausses fenêtres) et les referment trop vite. Nous nous attendons à quelques confidences; nous trouvons beaucoup de réticences.

Lacunes, réserve, silence! Il n'appartenait pas à ce génie, serein en apparence, d'étaler sa vie et de montrer l'envers de son œuvre. Beaucoup de choses resteront inconnues, dans les oubliettes du château provençal.

Y a-t-il pleinement réussi? Nul n'empêchera ce que les Anglais appellent, presque intraduisiblement, *wild guesses* (intuitions sauvages).

Il y a dans Mistral une nostalgie à peine exprimée, çà et là, par le mot *languisoun* (il faut traduire *languisoun* par nostalgie: les deux vocables, s'ils ne se rattachent pas à la même étymologie, sont étroitement rapprochés par la sémantique); à peine exprimée par quelques allusions qui peuvent

d'abord paraître impersonnelles. Dans *Lou Cant dóu Soulèu* (Soleil qui se lève sur les *Iles d'Or*), popularisé, dit une note de Mistral, par les orphéons de Provence.

(Il faut avoir connu dans son enfance les orphéons de village!) on trouve déjà ce quatrain:

*Lou soulèu, ami, coungreio,
Lou travai e li cansoun,
E l'amour de la patriò,
E sa douço languisoun!*

(Le soleil, amis, suscite
Le travail et les chansons
Et l'amour de la patrie,
Et sa douce nostalgie!)

Les deux derniers vers étonnent après la banalité des deux premiers, et parmi le contentement facile du reste; mais il faut songer à l'intimité même de la patrie, c'est-à-dire au paysage, tel que Mistral sait l'évoquer parfois; et c'est ainsi que nous sommes ramenés, par les chemins du soir, à cette fin du prélude du chant XII de *Mirèio*:

*S'enausso peralin un long cor de cansoun.
Mai belamen de la cabruno,
Cant d'amour, èr de canto-bruno,
Pau à pau dins li colo bruno
S'esperdon, e vèn l'oumbro emé la languisoun.*

(S'élève dans le lointain un long chœur de chansons.
Mais bêlements de chèvres,
Chants d'amour, airs de chalumeau,
Peu à peu dans les montagnes brunes
Se perdent, et viennent l'ombre et la mélancolie.)

Cela peut aussi, à travers ce paysage, suggérer subtilement la nostalgie d'une autre patrie; et il est peut-être significatif que cette incantation prélude à la remontée des saintes au Paradis, où elles vont attendre Mireille. Ce n'est plus seulement *lou despatria* (le dépatré) du *Renegat* (*Isclo d'Or*):

*Lou despatria pènso à la patriò,
E se desvarìo
D'èstre emé li Turc.*

(Le dépatré pense à la patrie,
Et se désespère
D'être avec les Turcs.)

c'est l'homme solitaire.

L'élégie, un peu trop sully-prudhommienne, d'Uriage (*Isclo d'Or*) s'achève sur un ton de *Vaines Tendresses*:

*Elo s'envai, estello,
Au founs dis èr,*

*E iéu, plegant ma telo,
Dins lou desert.*

(Elle s'en va, étoile,
Au fond des airs,
Et moi, pliant ma tente,
Dans le désert.)

Ce désert, on y retrouve le poète par le truchement d'Aufan de Sisteron, dans la *Rèino Jano*, avec la ballade (que nous entendrions moins bien si nous oublions que l'un des premiers troubadours fut de Poitiers) de la fée Mélusine.

Et c'est enfin le désert d'en deçà de Camargue, où Cercamoun retrouve les belles tentations dans l'immense palus qui n'a ni fin ni terme.

Nous pouvons donc, écoliers moins humbles que sauvages, suivre le Maître jusqu'à son dernier jour, et si nous l'aimons assez, si nous lisons son œuvre avec une intention à la fois nourrie du lait de la tendresse humaine et animée par cette poésie qui souffle où elle veut, nous compléterons cette biographie que Mistral n'a pas voulu achever, mais que nous ne pouvons pas ne pas entendre de sa voix même, par les révélations secrètes de la poésie.

Au-delà, plus haut même, que cette incarnation où le poète ne fait qu'un avec son pays, dont il exprime la qualité, alors que la masse de ses habitants n'en exprime guère que la quantité, il y a le plus intime de l'homme, qui vit par lui-même, dans une réserve si semblable à la sérénité qu'elle peut se confondre avec elle, désire et regrette seul, tantôt exalté par le rôle immense qu'il s'est donné, tantôt réduit à soi, et ne prenant appui que sur les bords de son abîme.

J'ai visité, pour la dernière fois, il y a quelques années, la maison bourgeoise de Maillane, et je me suis arrêté sur le seuil de la petite chambre de Mistral. Cette chambre m'a paru mesquine, ni paysanne, ni cossue, ni monacale. Ce pourrait être une chambre de bonne (pour parler comme M. de Pontmartin).

Mistral vivait, dormait, songeait, ailleurs, au-dedans de lui-même. C'est pourtant dans ce médiocre réduit qu'il mourut.

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité l'isole.
Quasi Mallarmé.

Solitude dans la mort et dans l'éternité.

On est toujours enclin à voir du mystère dans les choses les plus simples.

Maurice Barrès, ce grand illusionniste (jusqu'à se donner l'illusion d'avoir une épine dorsale, avec son nationalisme catholique), nous conte, dans *Le Mystère en pleine lumière*, l'agonie de Mistral.

Mistral, le jour de sa mort, demanda à sa servante:

— Quel jour sommes-nous? Mercredi, dit-elle.

Et Mistral répondit:

— Alors, il sera mercredi toute la journée.

Maurice Barrès veut voir là l'idée que l'éternité commençait pour Mistral, et que Mistral le savait. L'éternité, le temps s'arrête. Il sera mercredi toute la journée. C'est bien beau, mais Barrès ne savait à peu près rien des choses de Provence, et ne savait pas que c'est une sorte de dicton populaire, quand on vous indique le jour:

— Alors, il sera mercredi (ou lundi, etc.) toute la journée.

Barrès a voulu citer les dernières paroles de Mistral, et, comme tous ceux qui citent du provençal sans le comprendre et sans en contrôler l'impression, il a fait un gâchis:

— *Que sié calin* ce qui ne veut absolument rien dire en provençal. J'avais essayé d'en tirer un sens, et, travaillant un peu sur ce gâchis de mots comme Barrès avait travaillé sur le mercredi, je me demandais si ce n'était pas une corruption typographique de: *Que siegue alin!* c'est-à-dire Que je sois là-bas! (dans l'autre et meilleur monde), quoique la façon de dire fût sinon peu provençale, au moins peu mistralienne. Mais j'appris plus tard que Mistral, à qui l'on venait de donner à boire du lait chaud, et qui avait un de ces moments d'euphorie qui précèdent quelquefois la mort, avait simplement dit:

— *Que siéu bèn!* c'est-à-dire: — Que je suis bien!

Entre la mauvaise compréhension de Barrès, son écriture peut-être mauvaise aussi, et l'ignorance que le linotypiste avait aussi du provençal, cela s'était changé en: *Que sié* (premier mot et trois quarts du second mot; *calin*: u pris pour ca, *bèn* pris pour lin).

On dit que Goethe, avant de mourir, s'était écrié:

— *Mehr licht!* (Plus de lumière!) et on l'a interprété symboliquement comme le mercredi de Mistral. Mais d'aucuns se demandent si Goethe n'a pas simplement exprimé le désir qu'on ouvre davantage la fenêtre de sa chambre. Pour Goethe, les deux interprétations sont plausibles; on peut même dire qu'elles peuvent coexister, si le monde matériel n'est qu'une figuration, ou une émanation, du monde spirituel. On pourrait raisonner de même pour Mistral.

Je suis pourtant persuadé que de telles interprétations, si belles qu'elles soient, ne sont que des illusions (comme beaucoup de choses belles).

Mais n'est-ce point par de telles interprétations que nous finirons par créer le monde spirituel et l'immortalité, qui n'existent encore que dans le désir toujours tendu que nous en avons.

Nous aimons à croire que Mistral, comme son Cercamon, est mort dans l'impénitence finale.

Il avait pris froid en allant voir, un jour de mars, dans l'église de Maillane, une nouvelle cloche offerte par un de ses cousins, et pour laquelle il avait composé une inscription provençale. Il sentit un frisson dans l'église glacée et dit narquoisement:

— *Me sarai aganta. Pèr un cop que ié vau!* (J'aurai pris mal. Pour une fois que j'y vais!)

Car il n'y allait plus depuis longtemps. Il ne faisait plus ses Pâques. Un de ses vieux amis, l'archevêque de Montpellier, Mgr de Cabrières, ne réussit jamais à le confesser pour le mettre en règle.

Ce fut sans doute sa dernière allusion consciente à la religion. La bronchite, qui guette les vieillards robustes, ne tarda point. Malgré Barrès, et sans doute parce que son épouse et sa fidèle servante Marie du Poète n'avaient pas assez d'imagination, on ne peut lui attribuer une de ces dernières paroles, lesquelles, authentiques ou apocryphes, accroissent la légende qui achève l'histoire.

Mais il y eut ce dialogue entre l'imminente noble veuve et l'illustre époux déjà dans le coma mental:

— Recommande-toi aux Saintes.

Les Saintes...

Il était tentant de ramener Mistral du seuil de la mort à la chapelle haute des Saintes-Maries de la Mer, où mourut Mireille. Serait-ce là (nous le voudrions pour mieux oublier la chambre mesquine) un rappel du *mehr licht* de Goethe, dans la dernière vision de *Mirèio*:

... *Deja nous emplanan sus mar!*
La mar, bello plano esmougudo,

Dôu Paradis es l'avengudo,
Car la bluiour de l'estendudo
Tout à l'entour se toco emé lou toumple amar.

(Déjà nous gagnons le large, sur la mer!
La mer, belle plaine mouvante,
Est l'avenue du Paradis,
Car le bleu de l'étendue
Touche tout alentour au gouffre amer.)

Peu importe, après tout. Il y a toujours une transmutation des paroles les plus banales, et tout devient symbole.

J'allai voir le tombeau, vers 1927. La noble veuve, vivait encore, et je me demandais ce qui encombrait la dalle. C'étaient les vestiges d'une vieille chaise longue de jardin, mise là pour supporter les grandes touffes de saladelles que les gardians de Camargue y apportent tous les ans, pour l'anniversaire mortuaire. Cela, sous ce dôme, copié du tombeau de la Reine Jeanne, qui est aux Baux. Dérision du:

*Suprême esfors de noste ourguei
Pèr nous sauva dóu tèms que manjo.*

(Suprême effort de notre orgueil
Pour échapper au temps vorace.)

Sur le portique du monument, l'étoile des mages, mais sur la dalle, la chaise désaffectée.

On peut préférer la magnificence d'Artémise.

Solitude dans la vie, solitude dans ce tombeau où la noble veuve a rejoint l'illustre époux. J'espère que la chaise de jardin a disparu, et que les saladelles ne sont plus retenues que par leur légèreté bleuâtre et triste.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!

Dieu! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

*Souto mis iue vese l'enclaus
E la capoucho blanquinello
Ounte, coume li cacalaus,
M'aclatarai à l'oumbrinello.*

(Sous mes yeux je vois l'enclos
Et la coupole blanche
Où, comme les colimaçons,
Je me blottirai à l'ombre légère.)

Charles Mauron, qui s'est aventuré dans la psychanalyse de Racine comme dans celle de Mistral, pourrait essayer d'explorer ici un nouveau labyrinthe, vers je ne sais quel Minotaure temporel et vers quelle délivrance éternelle.

L'humble écolier du grand Homère, qui s'affirmait à la fois timidement et hardiment dès la première strophe de *Mirèio*, reprend, dans le dernier poème des *Oulivado*, le thème sans fin des métamorphoses de Magali, à la fois sur une accélération plus rapide et sur le mode mineur. Il a dû se souvenir aussi de l'épisode des Rois Mages, aux *Memòri*, où l'on trouve, dans la désolation du paysage, *quauque vièi espeiandra que gratavo de cacalause au pèd d'uno sebisso...*

(quelque vieux dépenaillé qui cherchait des escargots au pied d'une haie morte...).

Tout se tient dans la mémoire et dans les songes, plus encore si ce sont la mémoire et les songes du génie, et le vieillard illustre, avant de s'abriter avec les limaçons, dans l'ombre légère, pour y

devenir lentement un mage, s'est peut-être tourné, *coume dins li pantai acò se passo* (comme cela se passe dans les songes), vers le vieillard haillonneux rencontré lors de la recherche enfantine des Mages.

Le suprême effort de l'orgueil (et jamais orgueil fut-il plus légitime?) passe, d'une strophe à l'autre, des limaçons au poète, au roi de Provence, enfin au Mage.

Ascension mesurée jusqu'à la certitude suprême qui feint de se voiler sous l'oubli.

Il reste au Mage l'éternité.

Dans je ne sais plus quel *Dialogue des Morts*, Anatole France se demande pourquoi les morts qu'il vient de faire s'entretenir s'expriment comme s'ils étaient encore vivants, et conclut en disant que c'est parce qu'ils le sont encore.

Si Mistral et Hugo se rencontrent dans la Région des Égoux, si Mistral et Mallarmé se retrouvent outre-lune et devisent ensemble, il doit subsister entre eux la même méconnaissance, le même malentendu, que de leur vivant.

Qu'importe. L'éternité est une solitude.

J'ai essayé de dégager Mistral de ses origines familiales, historiques et légendaires, en un mot de sa biographie.

(J'allais écrire hagiographie.) Il reste encore beaucoup à faire pour le délivrer de ses admirateurs béats, de ses apologistes bien-pensants, de ses glossateurs conventionnels et de ses détracteurs imbéciles. Ce sera au moins aussi long que pour Hugo.

J'ai aussi essayé (et plus amplement ailleurs que dans ce petit livre) de dégager son œuvre dantesque de créateur de langue de tout le fatras troubadouresque, dialectal et patoisant accumulé en décombres et épaissi en poussière depuis sept cents ans.

J'ai essayé surtout de dégager la création de cette langue provençale de toute fondation illusoire de géographie, d'histoire, de race, de sociologie, d'économie et de politique.

D'aucuns trouveront déjà peut-être que c'est trop faire table rase.

Un poète est un monde enfermé dans un homme, a dit Hugo.

Mistral a-t-il été aussi un homme enfermé dans un monde, le monde provençal, et faut-il se demander ce que le cadre national a restreint en lui, tout en rendant son œuvre plus homogène et plus résistante? Il y a la part héréditaire, déterminisme apparent; et la part du choix, liberté du génie.

Mistral, enchanteur, ne s'est pas enfermé dans un cercle, même magique; il l'a rompu et secoué, à coup d'épaules ailées, ce qui aurait pu l'étriquer. Il a, sans négliger un seul souvenir, sans perdre un seul symbole, idéalement aboli les limites de l'espace et du temps.

Il restait pourtant à faire un dégagement non moins nécessaire, non moins urgent, et plus essentiel.

Jusqu'ici, la poésie de Mistral a été étudiée (étudiée, hélas! plutôt que sentie et comprise) en fonction de la race, du terroir, de la tradition catholique et provençale, et (nous commençons ici à respirer plus librement) de la splendeur même qu'il a redonnée à la Provence.

Nous avons retrouvé le poète, et c'est en cherchant le poète que nous aurons retrouvé l'homme.

Qu'importe aussi l'inévitable déchet entre l'archétype et les réalisations? La dernière strophe du *Parangoun* est un salut à un idéal non pragmatique, mais elle est écrite à la fois au passé:

Basto, pèr iéu...

Fuguères tu, Prouvènço...

(Il suffit...

Tu fus pour moi, Provence...)

et au présent toujours futur:

... Nous laisso vèire un eslùci dóu Bèu.

(Nous laisse voir un éclair de Beauté.)

Les beaux vers sont les instants éternels de l'expression, comme l'éternité n'est qu'une fuite infinie. Une solitude peut-être, afin d'empêcher, par ce recours toujours indéterminé de déclins nécessaires et de résurgences essentielles un anéantissement au Nirvana final.

J'ai cité au début de cette étude, à côté des grands poètes Alfred de Vigny et Anna de Noailles, le poète mineur, Clovis Hugues; je terminerai en citant le vers d'un autre poète mineur, Théophile Féret:

Et les pieds nus d'Homère errant par les Cyclades.

et les vers de Hugo, qui sont justement dans *Les Mages*:

Et lave les pieds nus d'Homère
Avec un flot d'éternité.

Sur une grève solitaire.

Mistral, retour éternel du flot des jours. Mistral sans fin. Père et fils de la langue provençale.

Mistral a donné au monde une langue de plus, et par cela même des ressources nouvelles à l'expression du monde.

Gloire de Mistral. Mais la gloire est une solitude.

Bibliographie

I

Œuvres de Frédéric Mistral

(Nous indiquons seulement les éditions originales)

Li Meissoun (Les Moissons), poème d'adolescence (1848), inédit en librairie. Publié par Pierre Dévoluy dans La Revue de France, nos 14 et 15, 15 juillet et 1er août 1927.

Mirèio (Mireille), 1859, Roumanille, Avignon.

Calendau (Calendal), 1867, Roumanille, Avignon.

Lis Isclo d'Or (Les Iles d'Or), 1875, Roumanille, Avignon.

Lis Isclo d'Or (Les Iles d'Or), 1899, nouvelle édition, avec des suppressions et des additions, Lemerre, Paris.

Lou Tresor dóu Felibrige (Le Trésor du Félibrige: dictionnaire provençal-français), 1878-1886, Remondet, Aix-en-Provence; Roumanille, Avignon; Champion, Paris.

Nerto (Nerte), 1886, Hachette, Paris.

La Rèino Jano (La Reine Jeanne), 1890, Lemerre, Paris.

Lou Pouèmo dóu Rose (Le Poème du Rhône), 1897, Lemerre, Paris.

Memòri e Raconte (Mémoires et Récits), 1906, Plon, Paris.

Discours e Dicho (Discours et Dicts), 1906, Roumanille, Avignon.

La Genèsi (La Genèse), 1910, Champion, Paris.

Lis Oulivado (Les Olivades), 1912, Lemerre, Paris.

Proso d'Armana (Prose d'Almanach), 1926, Grasset, Paris.

Nouvello Proso d'Armana (Nouvelle Prose d'Almanach), 1927, Grasset, Paris.

Darriero Proso d'Armana (Dernière Prose d'Almanach), 1930, Grasset, Paris.

Escourregudo pèr l'Itàli (Excursion en Italie), 1930, Les Editions du Cadran, Paris.

Mi Rapugo (Mes Glanes), inédit.

II

Ouvrages sur Mistral.

Pour ne pas alourdir ce volume, nous ne citerons pas tous les nombreux ouvrages déjà consacrés à Mistral en Provence, en France et à l'étranger; d'autant plus qu'ils sont généralement des répétitions les uns des autres, et montrent surtout un Mistral de convention, vu à travers la religion, la tradition, la politique, même le folklore.

Nous nous bornerons à quelques ouvrages essentiels, indispensables à l'initiation mistralienne des profanes.

Pierre LASSERRE: *Frédéric Mistral, poète, moraliste citoyen* (1918, Payot et Cie, Paris).

Le titre indique assez les tendances du livre. Mais Pierre Lasserre a été, que je sache, le premier essayiste attentif à Mistral. Il a eu beaucoup d'imitateurs.

Emile RIPERT: *La versification de Mistral* (1918, Champion, Paris, et Dragon, Aix-en-Provence). Une savante approche de la prosodie mistralienne.

André CHAMSON: *L'Homme contre l'Histoire* (1927, Grasset, Paris). Sur Barrès, Maurras et Mistral. Sommet de l'exégèse mistralienne.

Pierre DÉVOLUY: *Mistral et la Rédemption d'une langue* (1941, Grasset, Paris). C'est l'*Epître aux Romains* de l'apôtre paulinien de Mistral.

Paul SOUCHON: *Mistral, poète de France* (1945, Tallandier, Paris). Ouvrage bien meilleur que son titre.

Emile G. LÉONARD: *Mistral, ami de la science et des savants* (1945, Horizons de France, Paris). Où l'érudition ne paralyse pas l'enthousiasme.

Robert LAFONT: *Mistral ou l'illusion* (1954, Plon; Paris). Ouvrage indispensable pour bien connaître l'attitude occitane devant Mistral.

Marcel DESCREMPS: *Mistral, mage de l'Occident* (1954, La Colombe, Paris).

Cette somme peut dispenser de lire beaucoup d'ouvrages parus après celui de Pierre Lasserre; on y trouve aussi des vues originales.

Léon TEISSIER: *Mistral chrétien* (1954, Roumanille, Avignon).

Barthélemy-A. TALDOIRE: *Le sentiment religieux chez Mistral* (1955, Editions Ophrys, Gap). Ces deux ouvrages montrent les deux aspects de la controverse sur la religion de Mistral.

Charles MAURON: *Estudi Mistralen (Etudes Mistraliennes)* (1954, Librairie de l'Université, Aix-en-Provence). Essai modéré de psychanalyse mistralienne.

Richard ALDINGTON: *Introduction to Mistral* (1957, William Heinemann, Londres). Richard Aldington ne voit pas la Provence sous les espèces du folklore, du tambourin, du galoubet, de la farandole, de la bouillabaisse, et son livre sur Mistral ne sent ni le moisi ni l'ail. Le titre du premier chapitre: — *A word to the wise*.

(Un mot pour les sages), n'est-il pas un de ces signes que peuvent se faire entre eux, pour se communiquer quelque interprétation ésotérique par-dessus la tête des profanes, non pas les cyniques augures mais les initiés.

Léon TEISSIER: *Calendau: Introduction au poème* (1959, chez l'auteur, 23, rue de Maguelone, Montpellier). Un travail de bénédictin ébloui.

© CIEL d'Oc – Novembre 2015